
A 3 9015 00368 195 7
University of Michigan – BUHR


LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS
H.P.THIEME




FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

ŒUVRES

DE

JEAN DE LA TAILLE

SEIGNEUR DE BONDAROY

Publiées d'après des documents inédits

PAR

RENÉ DE MAULDE
Ancien élève de l'École des Chartes



PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS, 2
—
1879

ŒUVRES

DE

JEAN DE LA TAILLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

100 exemplaires, papier de Hollande.
250 — — vélin.

Le n° de l'exemplaire se trouve au tome *

Arras. — Typ. Schoutheer, rue des Trois-Visages, 53

ŒUVRES

DE

JEAN DE LA TAILLE

SEIGNEUR DE BONDAROY

Publiées d'après des documents inédits

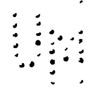
PAR

René de Maulde

Ancien élève de l'École des Chartes.

COMÉDIES

> Dieu qui habite au ciel à tousjours en soucy
> Ceux qui aiment justice et qui la font aussy :
> Et tousjours en honneur florissent leurs enfans.
> Et ne meurent jamais qu'assoupis de vieux ans.
>
> Ronsard.

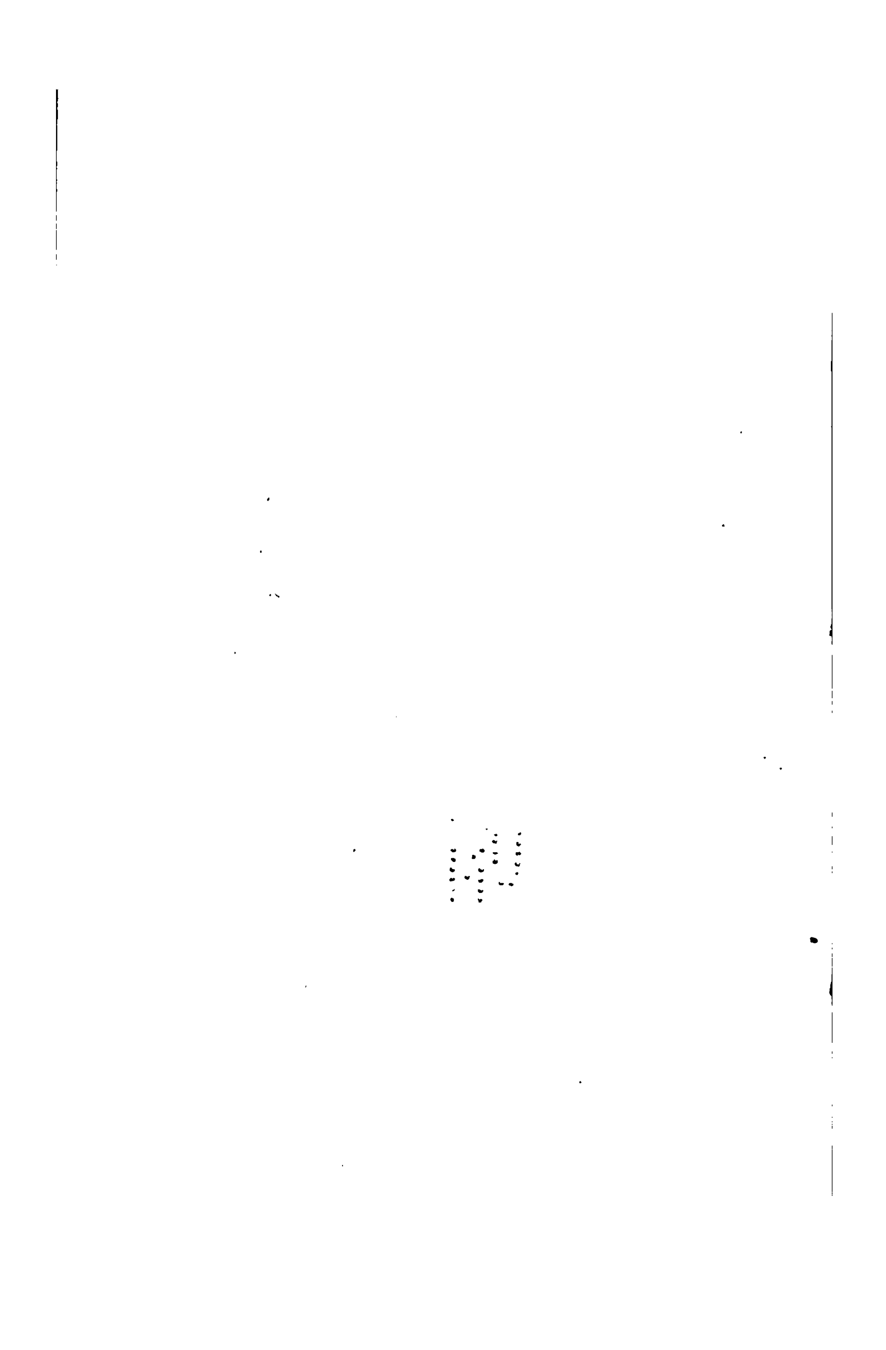


PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1879







E volume contient les deux comédies de Jean de la Taille.

Si l'on ne considérait que l'ordre chronologique, le *Négromant* devrait précéder les *Corrivaus :* il est évident que la rédaction du *Négromant* est la plus ancienne ; un style moins formé, une moindre expérience de l'art d'écrire, le caractère même de l'intrigue du *Négromant* qui semble, sur plus d'un point, avoir déteint sur la trame des *Corrivaus*, voilà autant d'indices qui sembleraient suffire à motiver ce classement : mais la première de ces comédies est simplement une traduction libre d'Arioste, l'autre est sortie de toutes pièces du cerveau de l'auteur français, aussi donne-t-il à cette seconde la préférence et, en définitive, nous ne voyons pas pourquoi nous agirions autrement.

Commençons donc par les *Corrivaus*, publiés dans l'édition de 1574 des œuvres de notre poëte. Le *Négromant* suivra ; on reconnaîtra dans la traduction de cette pièce *il Negromante* d'Arioste, mais bien modifié, arrangé, habillé ; ce n'est pas là une simple traduction littérale comme avait fait en 1552 J. P. de Mesmes pour les *Supposez*, où il poussait la cons-

cience jusqu'à mettre en regard les deux textes italien et français : homme de libre allure en littérature comme en politique, Jean de la Taille se borne à jalonner çà et là son œuvre de quelques mots italiens jetés en marge comme des pierres d'attente plus ou moins exactes : nous n'avons pas cru devoir conserver ces témoins matériels de l'œuvre du traducteur ; ils étaient sans intérêt, et d'ailleurs, pour bien faire, c'est partout, dans les œuvres du poëte, qu'il faudrait en placer.

Mais nous avons conservé avec le plus profond respect toute la saveur originale et jusqu'à l'expression typographique du texte primitif, persuadé qu'en ces vieux monuments où la date à elle seule est une recommandation l'aspect d'une forme ruineuse est encore pleine d'enseignements et d'une grâce pittoresque pour les esprits qui aiment à s'égarer dans leurs dédales.

LES CORRIVAUS

SONNET

PAR

JAQUES DE LA TAILLE

FRÈRE DE L'AUTHEUR (1)

Qui voudra voir tout cela qu'a de beau
Le doux Menandre, et ce qu'a de plaisance
Le poete Umbrois, et ce qu'a d'éloquence
Celuy duquel Stimfale a le tombeau,
Qu'il vienne voir ce poëme nouveau
Qui, pour montrer sa gentille élégance,
Vient présenter son humble soc en France,
Laissant du mont l'un et l'autre coupeau.
On y verra peinte au vif la nature
Des jeunes gens, on y verra la cure
Qu'ont de leurs fils les pères soucieux :
Bref, on verra dans ceste comédie
Telle douceur que les comiques vieux
Seront contrains de luy porter envie.

(1) Mort à vingt ans.



LES CORRIVAUS

COMEDIE

LE PROLOGVE

IL SEMBLE, Messieurs, à vous voir ainsi assemblez en ce lieu, que vous y soyez venus pour ouir une Comedie : vrayement vous ne serez point deceus de vostre intention. Vne Comedie pour certain vous y verrez, non point vne farce ny vne moralité : car nous ne nous amusons point en chose ne si basse ne si sotte, et qui ne monstre qu'vne pure ignorance de nos vieus François. Vous y verrez iouer vne Comedie faite au patron, à la mode, et au pourtrait des anciens Grecs, Latins, et quelques nouveaux Italiens, qui premiers que nous

ont enrichi le magnifique et ample cabinet de leur langue de ce beau ioyau : une Comedie, di-ie, qui vous agreera plus (si vous estes au moins admirateurs des choses belles) que toutes (ie le diray librement), les farces et moralitez qui furent oncques iouees en France. Aussi auons nous grand desir de bannir de ce Royaume telles badineries et sottises, qui comme ameres espiceries ne font que corrompre le goust de nostre langue, et vous monstrer au parangon (1) *d'icelles le plaisir et la douceur qu'a vne Comedie faite selon l'art, comme est ceste cy, et qui n'a moins de grace en nostre vulgaire que les Latines, et Italiennes au leur. Aussi me puis-ie bien vanter que nostre langue pour le present n'est en rien inferieure à la leur, tant pour bien exprimer nos conceptions que pour enrichir et orner quelque chose par eloquence. Nous sçauons bien qu'il y aura quelques vns qui auec vn hochement de teste et froncement de sourcil ne feront pas cas de Comedie comme chose trop commune (ce leur semble) encor qu'elle soit rapportee à l'art d'vn Terence, aioustans que c'est à faire à gens de basse et vile condicion que de faire*

(1) *C'est-à-dire* à la comparaison d'icelles.

des ieus pour passetemps aux autres. A ceux-la on respondra (si d'auanture ils meritent response) qu'ils ne sçauent que c'est d'vne Comedie faite selon l'art, et qu'on en ioüe bien rarement en France de telle sorte : d'autant que les Plautes, les Terences et les Ariostes y sont rares, lesquels, bien qu'ils fussent grands personnages, n'ont dedaigné de faire tels ieus. Et si on m'allegue qu'on ioüe ordinairement assez de ieus qui ont ce nom de Comedies et Tragedies, je leur rediray encores que ces beaux tiltres sont mal assortis à telles sottises, lesquelles ne retiennent rien de la façon ny du style des anciens. Au moyen de quoy nous voudrions bien qu'on se desaccoustumast d'ouir et de faire telz ieus et telles malplaisantes farces et moralitez, qui sont de nostre creu, et que cependant on prist la pacience d'ouir vne Comedie toute entiere, naïue, et faite à l'antique, et telle que si nous eussions sceu comment que c'estoit et la recreation qu'il y a, ie suis seur que nous l'eussions pieça faite nostre. Apprenez donc desormais que c'est de l'art d'icelle que mesmes ceux qu'on estime sçauans n'ont pas entendu, et la plus part de ceus qui s'en sont meslez ne l'ont

pas pratiqué, et puis apres la naturalisons en nostre langue, comme ont desia fait les Italiens. Or est-il ainsi que nous auons appellé ceste Comedie : LES CORRIVAUS, *à cause qu'il y a en icelle deus ieunes hommes amoureux, qui pretendent en vn mesme endroit. Au reste elle vous representera comme en vn miroir le naturel et la façon de faire d'vn chascun du populaire : comme des vieillards, des ieunes gens, des seruiteurs, des filles de bonne maison et autres. Escoutez donc soigneusement tout ce qu'on y dira : car si vous faisiez autrement, vous perdriez à sçauoir l'histoire, et par ainsi vous auriez un maigre plaisir et passetemps, mais à fin que vous ne ahaniez point tant à entendre le discours de ce qui est icy contenu, ie vous vais faire quelque ouuerture de l'Argument, qui est tel :*

Quant le Roy pour faire son voyage d'Allemaigne enuoya son armée en Lorraine, et mesmement près de Metz, en vne ville prochaine nommée Toul, il y eut quelques citoyens qui de crainte et frayeur s'enfuirent hors de la ville de Metz, ne sçachant point ce que nos gens deuoient faire si pres. Entre autres il y eut vn bon

citoyen veuf, nommé le sire Benard, qui de grand haste s'enfuit auecq vn sien fils, et laissa sa maison pleine de quelques meubles, et dedans vne sienne petite fille, laquelle il ne peut emmener auecques soy, ou pour n'auoir eu le loysir, estant la garse malade, ou par oubliance, ou pour quelque autre inconuenient : tant y a qu'il n'auoit que ces deux enfans, le fils nommé Philadelfe, et la fille Fleurdelis, laquelle peu de temps après fut enleuée par vn gendarme nommé Fremin de la compaignie du Connestable, après qu'il fut entré dans Metz. Iceluy l'emporta (par compassion qu'il en eut) en son païs de Picardie, ou il la nourrit comme sa propre fille. Depuis il quitta son païs à cause des guerres ordinaires qui y estoient, et s'en vint demourer en ceste ville auec sa fille putative, à fin d'vser le reste de ses iours en paix et en tranquillité. Cependant Benard de Metz, ainsi surnommé, reuint de la fuyte en sa maison, et ayant cognu la perte de sa fille et de ses meubles, eut crainte que de la en auant les guerres continuelles ne luy feissent encor perdre dauantage, et mesmes son fils vnique qui luy restoit, de maniere qu'il l'enuoye deuant en ceste ville, et le

feit venir chez vne riche veufue appellee Dame Jacqueline, qu'il cognoissoit de longue main, pour puis apres ayant mis ordre à ses affaires s'y en venir demourer tout à fait. Mais son fils Philadelfe n'eut pas à grand'peine mis le pied dans la maison de son hostesse, qu'il deuint bien fort amoureux de sa fille, nommee Restitue. Et pour le faire court, il feit si bien ses besongnes du commencement qu'il obtint d'elle ce qu'il desiroit le plus, et de la en apres son amour si violente se refroidit : et peu à peu mettant en oubly sa premiere amie, il en feit vne nouuelle, mettant toute son affection en vne autre ieune fille sa voysine, qu'on estimoit estre lle d'un Picard. De vous dire qu'elle estoit, vous le sçaurez à la fin de la Comedie : mais tant y a que elle ne fut pas seulement aymee de Filadelfe, mais aussi d'vn autre ieune homme beau et de bonne grace, qu'on appelloit Euvertre (1) *: et pource que la fille fut refusee à tous les deus en mariage sous couleur de quelques honnestes occasions, iceux entreprindrent de l'auoir par le moyen*

(1) L'auteur n aurait pas été un bon Orléanais s'il n'avait pas appelé un de ses héros *Euverte*, du nom de Saint Euverte, évêque d'Orléaus au IV• siècle, et de l'église consacrée à son vocable.

qui leur seroit le plus facile. Or ce Picard auoit en sa maison vne chambriere assez d'aage, qui auoit à nom Alizon, et vn seruiteur nommé Claude, duquel Filadelfe s'accointa : si bien qu'iceluy luy promit qu'aussi tost que son maistre s'en seroit allé dehors, il le feroit entrer ou seroit la fille qu'il aymoit, et qu'alors il feroit d'elle à son plaisir. D'autre costé Euuertre auec presens et prieres aborda si bien la chambriere qu'elle luy ne promit autant qu'on auoit fait à Filadelfe, sinon que dauantage elle mit cestuy-ci en la bonne grace de sa ieune maistresse. Or sçachez que chascun d'eux ne sçauoit rien des entreprises de son compaignon, et sans se douter l'vn de l'autre demourerent en cest accord, attendant que le pere de la fille saillist de son logis pour aller quelque part. Cependant (mais le diable y ait part) ie ne vous sçaurois dire le reste : voyci venir ceste Restitue qui fut tant prodigue de soy à Filadelfe, et qui vient de dire quelque secret à sa nourrice. Escoutez doncques vn peu que c'est. Adieu tout le monde.

LES PERSONNAGES

RESTITVE,	jeune fille.
SA NOVRRICE,	
FILADELFE, EUVERTRE,	jeunes hommes.
CLAVDE, FELIPPES,	serviteurs.
ALIZON,	chambrière.
BENARD, GERARD,	vieillardz.
FREMIN,	picard.
IACQVELINE,	vieille dame.
LE MEDECIN,	
FILANDRE,	maistre du guet de la ville.
GILLET, FELIX,	valletz.



LES CORRIVAVS

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

RESTITVE, *jeune fille, et sa nourrice.*

RESTITVE.

Or, TV as, ma Nourrice, entierement ouy le secret de mon cueur, et ce qui causoit mes complainctes, qu'il m'a fallu te découvrir à la fin, ne te pouuant rien celer, quand ie m'efforceroy de ce faire. Mais d'autant que la chose (ainsi que tu peus voir) m'importe, comme celle qui concerne en mon honneur et presques ma vie, ne t'esmerueille si iusques icy, t'ayant tousiours tenuë en suspens, i'ay differé à te la déceler, et si ie te prie encor de la tenir tellement secrette que personne ne s'en puisse seulement douter que tu la saches, pour m'aider après en ce qu'il me sera de besoing.

NOVRRICE.

Vray'ment voire, comme s'il y en auoit d'autres à qui vous la puissiez plus seurement communiquer qu'à vostre Nourrice. Déa, ie ne m'esbahy plus maintenant, si vous faisiez tant de difficulté de me le dire : aussi je ne sçavoy' que signifioit cela, Restitue, que depuis vn mois en ça vous ne faisiez autre chose que de vous plaindre, de vous tourmenter, et de faire des sanglots qu'on eust bien ouy du bout de la ville. Maintenant vous auiez à me dire ie ne sçay quoy, tantost vous ne l'auiez plus, maintenant vous vous rauisiez, tantost vous changiez d'opinion et rechangiez cent fois le iour. Ayant veu le temps que vous et moy menions vne vie ioyeuse, ie croyois que vous feussiez deuenue vne vraye Religieuse, une toute saincte, vne droicte Magdaleine. Aussi comme le monde auoit desia reputation de vous, il ne le faut point dire! « C'est la plus sage, la plus austere, la plus cecy, la plus cela, iamais on ne la voit rire, iamais ne sort de sa maison, iamais n'est amoureuse de personne : » mais à ce que ie voy, c'est bien autre chose qui faisoit que, du premier coup, vous n'osiez me dire vostre maladie de neuf mois. Mais quoy, Restitue? Si n'en faut-il pourtant pleurer, ny se desconforter ainsi... Et bien, c'est un enfant que vous aurez, Dieu

mercy, le monde au moins sera certain de ne faillir point de vostre costé. Hé Jesus Maria, nous auons esté (ce me semble) ieunes, et amoureuses nostre part comme les autres : et si i'ay eu autresfois mon pelisson de seize ans aussi bien que vous, voire qu'on m'a (peut-estre) autant rembouré que le vostre, mais ie n'entrois point en telles frenaisies de desespoir? comme vous faictes.

RESTITVE.

Hà maudit soit le iour que iamais...

NOVRRICE.

Que seruent toutes ces plainctes, et ces larmes? Mais plutost, belle Dame, dechiffrez-moy par le menu par qui, quand, et comment vous auez laissé aller le chat au fourmage?

RESTITVE.

Premierement, sçaches que c'est du fait de Filadelfe.

NOVRRICE.

De ce ieune gentilhomme qui se tient en nostre maison.

RESTITVE.

Ouy.

NOVRRICE

Mais dictes moy, dictes moy comment?

RESTITVE

Aussi tost qu'il fut entré en nostre maison pour y demourer, selon que son père Benard luy auoit enchargé à son depart de Mets leur ville, il s'amouracha de moy.

NOVRRICE.

C'a esté un grand cas que ie ne me suis apperceuë de cecy.

RESTITVE.

Si fut son amour de telle sorte, qu'en un instant il chang'a sa première intention de vacquer aux lettres et aux armes et autres exercices où s'addonnent les gentils-hommes, et delibera que ie serois moy seulle sa vacation et son estude, de sorte qu'il venoit la plus part du temps deviser seul auecques moy : mais que veux-tu que ie te die tant ? et pourquoy te conté-ie mon malheur, puisqu'il n'y a plus de remede ?

NOVRRICE.

Et bien, s'il est allé seul en vostre chambre, voire iusques dans vostre lict (comme il est croyable), s'en doit on pourtant desesperer?

Prenez que ce soient petites follies en amour que vous auez faictes, peult-estre sans y penser. Il fault seulement aduiser que vostre mere ny autre s'apperçoiue du faict.

RESTITVE.

C'est cela à quoy ie te vouloy prier que tu m'aydasses, et aussi de faire que ie soys bien tost deliuree de cest enfant.

NOVRRICE.

J'y pouruoiray : mais dictes moy deuant, n'y a il point pour le present quelque promesse de mariage entre vous deux ?

RESTITVE.

Et bien ! que veux tu dire par cela ?

NOVRRICE

Je le dy, pource que ce ne seroit point trop mal à propos, si les choses venoient bien à poinct, que vous prissiez à mary ce Filadelfe : ainsi cacheriez vous vostre honneur soubs ce manteau de mariage, s'il venoit à estre entaché de quelque souilleure.

Mais qu'auez vous à branler la teste ? Je gage que vous ne luy avez point fait promettre la foy.

RESTITVE.

Enda non : il ne m'est point souuenu de luy

en tenir aucun propos : mais quand il me l'auroit promise, que me seruiroit cela?

NOVRRICE.

Vous voulez dire qu'il le pourroit nyer, à cause qu'il n'y a pas de tesmoings, ou bien qu'il s'en pourra en aller quand bon luy semblera, d'autant qu'il est estranger.

RESTITVE.

Ce n'est pas ce que ie crain : il n'a garde de s'en aller, ma Nourrice, pour deux causes que ie sçay bien : il ne bougera toute sa vie de ceste ville, et s'il est presque impossible qu'il me puisse espouser. Or regarde ou tu en es.

NOVRRICE

Comment me dittes vous cela, veu qu'il n'est en ceste ville que pour vn temps, et qu'il est de Mets en Lorraine, où se tient encor pour ce iourd'huy son père ?

RESTITVE.

As tu point encores entendu comme Filadelfe, quand il vint, apporta vne lettre, par laquelle son père Benard mandoit à ma mere qu'apres qu'il auroit vendu tous ses biens et mis fin à quelques procès qu'il auoit, il s'en

viendroit demourer tout à fait en ceste ville auec son fils ?

NOVRRICE.

Voire-mais, qui meut Benard de quitter son païs ?

RESTITVE

Que veux tu que ie te die ? Vn homme qui est sur l'aage, qui est veuf, et qui est en continuelles guerres, fait-il pas bien de se retirer en vne ville qui est paisible, bonne et seure, et quitter son païs, auquel il a reçeu et reçoit iournellement tant d'inconueniens, à cause de la guerre, par laquelle mesmes (ainsi que m'a dit Filadelfe) il a perdu vne sienne fille, quand nos gens entrerent dans Mets.

NOVRRICE

Or bien laissons cela. Qui vous engardera d'espouser vostre Filadelfe ?

RESTITVE

N'as tu pas encores sçeu qu'il a esté si ingrat enuers moy que de m'auoir laissee là, et qu'il a rangé du tout son amitié à la fille de ce Picard nostre voisin ?

NOVRRICE

Voulez-vous dire à Fleurdelys, fille du sieur

Fremin, lequel a quitté son pays, à cause des guerres, pour venir demourer en ceste ville ?

RESTITVE

Ouy, te dis-ie. Filadelfe aime sa fille, dont ie créue de dépit. Encor s'il estoit seul à l'aymer, mais à ce que i'ay peu entendre, il y en a d'autres, mesmes vn ieune homme de ceste ville nommé Euuertre, fils du Sire Gerard, qui l'ayme aussi bien que luy, et est mieux aymé d'elle. Songe, Nourrice, le tort qu'on me fait.

NOVRRICE.

Ha c'estoit de cecy, dont Gillet son vau-neant de seruiteur me barbouilloit, ayant bien beu, et nos noyses estans appaisees, que nous auons coustumierement ensemble. Il se plaignoit à moy qu'il falloit qu'il fust tousiours sur les pieds, tantost pour aller deça, tantost pour aller dela, tantost pour aller parler à vn Claude seruiteur du pere de Fleurdelis, duquel son maistre s'estoit acointé, à fin de l'ayder en ses amours : desquelles il ne me souuenoit plus, si vous ne m'en eussiez ramenteuë.

RESTITVE.

Or parle maintenant. Ay-ie raison de vouloir son alliance ?

NOVRRICE.

Je ne dy plus mot : toutefois vous n'auez que faire de vous tourmenter auant le temps. Je trouueray bien manière de sauuer et vostre honneur et vostre fruit.

RESTITVE.

Par quelle manière ?

NOVRRICE.

Dittes à Dame Jacqueline, vostre mère, que vous vous trouuez un peu mal disposee.

RESTITVE.

Comme ie suis de fait.

NOVRRICE.

Et que vous voudriez bien vn peu prendre l'air des champs : ie suis certaine que, selon sa coustume, elle vous enuoyera auecques moy à Bellair vostre metairie, qui n'est qu'à quatre lieues d'icy.

RESTITVE.

Et bien que ferons nous là ?

NOVR RICE.

Nous trouuerons mille moyens pour vous

deliurer de vostre enfant, sans que personne s'en puisse apperceuoir, car ie vous monstreray que ie sçay faire un tour de maitrise.

RESTITVE.

Vostre aduis me semble fort bon : allon espier le temps pour parler à ma mere.

NOVRRICE.

Ho ho : mais n'est ce pas icy celuy dont il est question ? Il fait volontiers quelque menee : car il n'a esté d'auiourdhuy en la maison.

RESTITVE.

Laissons le là, ie te prie.

SCENE II.

FILADELFE seul.

HA ie sçay bien, Restitue, sans que plus tu me le donnes à entendre par te cacher ainsi de moy, que ie te fays tort, portant amitié à autre qu'à toy : mais quoy ? qui est celuy qui ne connoit les forces d'amour ? Qui ne connoit qu'il est aueugle, ieune et volage, sans loy et sans raison ? C'est par luy que ie n'ay non plus de repos que si i'auois le vif argent soubs les pieds. Et pour ceste cause,

ie n'ay fait que tracasser par toute la ville pour voir si ie trouuerois Claude seruiteur de ma cruelle maistresse, à fin qu'il me dize des nouuelles d'elle. Je suis contraint de pratiquer ce vallet, pour estre une bonne ayde et seur moyen à mes amoureuses entreprises, lesquelles ie ne puis plus differer, à cause que mon pere sera icy de bref : et, luy uenu, toute commodité et tout moyen me sera retranché. Mais ce qui me fait encor plus haster, c'est que i'ay un Corriual, lequel il me faut deuancer, si ie puis, à ce qu'il n'aye, premier que moy, la iouissance de ma chere Fleurdelys. Mais voiez venir à la bonne heure celuy que ie cherche.

SCENE III.

CLAVDE ET FILADELFE.

CLAVDE.

Le voicy à la fin, Dieu mercy.

FILADELFE.

Et bien, Claude, qu'elles nouuelles ?

CLAVDE.

Fort bonnes. Voicy le iour que vous auez le lus desiré.

FILADELFE.

Comment?

CLAVDE.

J'ay tant fait que mon maistre s'en ira auiourd'huy dehors, et deuant qu'il soit une heure, ie vous feray entrer où sera vostre bien-aymee Fleurdelys.

FILADELFE.

O que ie suis ayse !

CLAVDE.

Maintenant auisez à vostre faict.

FILADELFE.

J'y ay pourueu : car i'ay apostez deux miens compagnons qui me doiuent ayder en cecy : et de ce pas ie m'en vais me tenir prest à la rue pour entrer aussi tost que vous aurez ouuert la porte. Mais comment me pourras tu aduertir quand ton maistre sera parti ?

CLAVDE.

Je vous feray signe par la porte de derriere, que ie lairray tout expres deuérouillee.

FILADELFE.

Quel signe me feras tu ?

CLAVDE.

J'auray vne torche en main, et en feray trois tours : cela vous signifiera le tems qu'il faudra entrer.

FILADELFE.

Mais n'y at-il personne en vostre maison qui me puisse destourber ?

CLAVDE.

Ne vous souciez point de cela, il n'y a seulement qu'Alizon ceste vieille chambriere, dont ie trouueray bien moyen de m'en deffaire.

FILADELFE.

C'est assez. Je m'en iray, ce pendant, d'icy à la rue, ou mes compaignons me viendront trouuer. Au reste, Claude, tu sçais bien les dons et presens que ie t'ay promis, encor qu'il me soit impossible de te recompenser du moindre plaisir que tu me fais.

CLAVDE.

Je vous prie, ne me parlez plus de cela. Le seul don, que ie vous demande en ceste affaire icy, c'est que vous la teniez secrette et que vous faciez de sorte qu'on ne se doute en rien de moy, qu'il semble qu'en ce cas ie ne sois n

consentant, ny prestant ayde : mesmement quand vous entrerez dans la salle où la fille sera, Dieu sçait comme ie feray de l'esbahy, de l'estonné, et de l'ignorant !

FILADELFE.

Je t'ay desia dit que ie tiendray tout secret.

CLAVDE.

Si vous faisiez autrement, ie parirois ma perte, et serois ruiné : d'autant que mon maistre ne va coup à la ville qu'il ne nous recommande la fille mille fois.

FILADELFE.

N'as tu rien fait entendre à Fleurdelis de ma part ?

CLAVDE.

Nenny certes, Filadelfe : car ie sçay bien que, si ie luy voulois parler de vostre amitié, ce seroit abus, elle ne s'y arresteroit iamais.

FILADELFE.

C'est vn merueilleux cas. Suis-ie si contrefait, et de si mauuaise grace, qu'elle ne me puisse aymer ? Suis-ie si contraire, et dissemblable à elle, et à ses complexions, que nous ne puissions cy apres viure ensemble en amitié ?

CLAVDE.

Je ne sçay quel dissemblable : si ce n'estoit que ie vous ay ouy dire que vous n'auiez point de seur, ie croyrois qu'elle vous fust de quelque chose, tant elle vous ressemble.

Mais ne me voulez vous autre chose ?

FILADELFE.

Non : mais as tu point veu mon vallet que i'auois enuoyé, il y a trois heures, pour te chercher ?

CLAVDE.

Je ne l'ay point veu.

FILADELFE.

Il se sera amuzé quelque part à yvrongner.

SCENE IIII.

GILLET, *vallet de Filadelfe;* FILADELFE.

GILLET.

VRAYEMENT ie seroy bien un grand sot, pendant que mon maistre demeine une vie amoureuse, si de ma part ie ne me iettois aussi sur l'amour : non point de la sorte qu'il fait, car il est de ces amoureux transis, qui ne s'amusent qu'à vne, et sont deux ou trois ans à

lanterner, sans qu'à la fin ils viennent au poinct. Auiourd'huy qu'il m'a enuoyé chercher Claude, ie me suis à bon escient ebaudy sur l'amour.

FILADELFE.

Ho voicy mon homme. Je me veulx un peu retirer pour voir sa façon de faire.

GILLET.

Car quand i'ay veu que de prime face ie n'ay point rencontré mon homme, ie me suis embarqué tres bien en ceste prochaine hostellerie.

FILADELFE.

Voicy mon compte. Par Dieu ie t'en puniray bien.

GILLET.

Auquel lieu, apres que d'intrade i'ay beu seulement six ou sept fois, ie descens en la cuysine (car ie suis plus amoureux d'y estre que les Salemandres dans le feu), ie trouue ceans la chambriere de l'hoste, belle comme vn ange.

FILADELFE.

Vrayement voire : c'est une brave damoyzelle.

GILLET.

Elle m'a pleu bien fort. Pour le faire court, nous adcordons nos pieces ensemble : car penseroit on qu'il y eut chambriere si huppee et si farouche qui m'osast contre-dire, à moy di-ie qui suis, ie ne diray point ?

FILADELFE.

O le beau personnage que c'est !

GILLET.

De ma nature, ie ne me veulx point vouër à une seule sainte, et quand ie trouue des chausses de mesmes mon pourpoint, ie les prens. Aussi la bonne sourys a t-elle pas plus d'un trou à se retirer ? Ainsi par touts les Diables, fault il faire, non point s'amuser, comme les amoureus de Quaresme, à faire l'Alquemie en amour et en tirer la quinte-essence, et qui se trouuent tousjours apres auoir bien fantastiqué, les mains pleines de vent.

FILADELFE.

Tu parles proprement, ainsi qu'il appartient à un tel homme que tu es.

GILLET.

Hà voicy mon maistre. Je changeray propos, sans faire semblant de l'auoir veu.

FILADELFE.

Et vienҫa, pendart, d'où viens tu ?

GILLET.

D'où vous m'auiez enuoyé, Monsieur.

FILADELFE.

As tu trouué Claude ?

GILLET.

Ouy.

FILADELFE.

Tu as menty, meschant, il m'a dit vne fois qu'il ne t'auoit point veu. Ce galland icy ne bouge des Tauernes, asseure toy qu'auiourd'huy ie te... Mais il fault bien deuant faire autre chose. Il m'a fait oublier ce que ie luy voulois dire. J'ay tant d'affaires, que ie ne sçay ausquels attendre. Hà voyrement, va t'en chez Camille et François, leur dire ainsi que le iour et l'heure est venue que ie leur auois ditte l'autre iour : partant qu'ils s'en viennent pour l'affaire qu'ils sçauent en la rue prochaine du logis de Fremin, auec tout l'equipage qu'il faut. Cours viste, és tu reuenu ? Que grongnes tu entre tes dents, maraut que tu es ? Ne bouge. Je seroy encor plus beste de bailler quel qu

message à cest yurongne icy. Il vault mieux que i'y voise moy mesmes. Seulement vien me trouuer tantost en la rue, apres que tu auras fait quelque prouision d'armes pour toy, à fin qu'en cest affaire icy, tu me serues d'un o en chiffre.

GILLET.

Trop bien cela, Monsieur, laissez m'en faire. Corbieu, il n'y a homme plus vaillant que moy. Croyez d'un cas que ie ne demoureray pas des derniers .. s'enten à fuir, si la battaille me baste mal.



ACTE DEUXIÈME

SCENE PREMIERE.

EVVERTRE, vn ieune homme — FELIPPES, son seruiteur.

EVVERTRE.

FAVT-il que les biens ayent tant de puissance sur les hommes? Fault-il qu'vne vertu, qu'une grande beauté, et qu'vne noblesse soient prisees si peu si elles ne sont accompagnées de richesses? Faut-il que les pierres precieuses, les diamans, les rubis, et les emeraudes, à qui ie compare les bonnes parties de Fleurdelys, soient déprisees pour n'estre enchassées dans l'or? Ne vauldroit-il pas mieux auoir vne femme qui eust affaire de biens, que des biens qui aient affaire d'vne femme?

FELIPPES.

Et bien, Euuertre, que me vouliez-vous?

EVVERTRE.

Ha te voicy tout à poinct, ie t'auois enuoyé querir.

FELIPPES.

Mais de quoy est-ce que vous vous plaigniez à part vous?

EVVERTRE.

C'estoit de l'auarice de mon pere.

FELIPPES.

Qu'est-ce qu'il vous a fait?

EVVERTRE.

Je te le diray: et par mesme moyen tu entendras en quoy c'est que ie te veus employer.

FELIPPES.

Ne faittes que dire.

EVVERTRE.

En premier lieu, tu dois sçauoir que i'ayme vne fille ieune d'vn quinze ans, honneste, de bonne grace, et belle en perfection; et si tous les iours elle deuient plus belle et fresche, comme la rose, qui à l'heure à l'heure sort du bouton, et croist quant et quant le soleil. Elle s'appelle Fleurdelys, fille d'vn Picard qui est venu nouuellement demourer en ceste ville, nommé le sieur Fremin. Ne la connois tu pas bien?

FELIPPES.

Pourquoy non! Elle est aymee, à telles enseignes, d'vn Filadelfe voisin de ce Picard.

EVVERTRE.

Tu dis vray.

FELIPPES.

Et bien qu'est-il de faire en cecy Voulez vous que nous lui rompions la teste?

EVVERTRE.

Atten que ie t'aye dit tout mon affaire. Depuis le temps que i'ay mis mon cueur en ceste fille (il y a enuiron deux mois) i'ay tasché par tous moyens d'en iouir : et mesmes il n'a pas esté iusques là que ie ne l'aye fait demander en mariage : mais mon pere (qui est auare et chiche, comme tu sçays) à cause qu'il voyoit le pere de Fleurdelys vn peu souffreteus, comme celuy qui a despendu beaucoup de son bien à hanter les guerres, me contredit aigrement, et me tança fort et ferme, disant que i'estois trop ieune, et que ce n'estoit pas encor à moy à parler de mariage : voyla pourquoy ie me plaignois à cest heure à part moy : mais somme toute, i'ay deliberé (puis que mon pere n'y veut

point autrement entendre) d'auoir la fille, par le moyen plus expédient pour moy.

FELIPPES.

Venez au poinct.

EVVERTRE.

Tu dois entendre que Fremin, pere de la fille, a dedans sa maison une chambriere assez agee.

FELIPPES.

N'est-ce pas Alizon ?

EVVERTRE.

Ouy.

FELIPPES.

O la bonne dame que c'est! Passez, passez outre.

EVVERTRE.

Je me suis si bien acointé d'elle par presens, prieres, et courtoysies, qu'elle a fait quelque message pour moy à ma Fleurdelys, et m'a mis quelque peu en sa grace, et en son amitié. Or il n'y a que huit iours qu'elle me dit pour toute résolution qu'elle me feroit bien entrer où seroit la fille, quand son maistre Fremin iroit dehor,

et qu'estant entré, ie feisse ce qu'il seroit en moy. Partant i'ay délibéré de l'enleuer par force, s' elle ne veut consentir à mon vouloir.

FELIPPES.

Mais aussi Euuertre?

EVVERTRE.

Quel mais aussi ! Hà ne me contredis point : cela est desia en moy arresté.

FELIPPES.

Deà faites-en comme vous l'entendrez. Et bien que voulez-vous faire de moy ?

EVVERTRE.

Ceste chambriere Alizon m'a ce matin auerty par mon lacquais qu'elle auoit quelque chose à me dire. Je me doute que c'est possible son maistre qui s'en va dehors. Je voudrois que ce fust auiourd'huy, tandis que mon pere est allé aux champs. Voyla la cause pourquoy ie t'ay fait venir icy pres du logis à ce Fremin, à fin de te prier que tu m'aydes à enlever ceste fille, s'il en est besoing.

FELIPPES.

Voire mais, pourrions-nous bien faire cela nous deux ?

EVVERTRE.

Calixte mon compagnon me doit ayder : et partant il nous faut retirer en sa maison prochaine de celle à Fremin, à fin de nous tenir prest, quand Alizon ouvrira l'huis. Il doit aussi faire prouision d'armes pour nous trois.

FELIPPES.

Si ie puis, ie ne vous faudray point au besoing, puis qu'ainsi est. Mais pourrons-nous faire cela seurement ? N'y aurat-il personne pour nous empescher ?

EVVERTRE.

Qui diable nous empescheroit ? Il est bien vray que i'ay ce gentil Filadelfe pour corriual : mais que nous sçauroit-il faire, ne sçachant rien de nostre complot ?

FELIPPES.

Jereniebieu, quand nous le rencontrerions, il n'est pas homme pour nous : et si vous asseure qu'il ne sera non plus à vostre Fleurdelys que s'il estoit son frère.

EVVERTRE.

Mais voicy Alizon qui sort de sa maison. Re-

tire-toy chez Calixte, et m'atten là : elle me veut dire possible cela dont ie me doute.

FELIPPES.

Je me veux auiourd'huy donner du bon temps, tandis que ce vieux resveur de mon maistre s'en est allé pourmener hors la ville. Il ne gaignera point tant en vn mois que nous en dépendrons en vne heure.

SCÈNE II

ALIZON, chambrière — EVVERTRE.

ALIZON.

MAIS que tous les Diantres me doit-il auiourd'huy aduenir, que i'ay songé ceste nuit le plus terrible songe du monde? Je ne songe iamais telles follies qu'il ne m'aduienne quelque cas de nouueau, ou quelque triboulle-mesnage. Si est-ce que i'ay ouy dire autrefois qu'on fait mal de mettre foy à telles choses.

EVVERTRE.

Que fais-tu, Alizon, que tu t'arraisonnes ainsi à part toy ? Quand aurons nous la Quasimodo ? Parles tu de la vie des Saincts, ou des playes de S. François ?

ALIZON.

Hà, Euuertre, i'estoy sortie pour vous trouver, selon que ie vous auois mandé ce matin.

EVVERTRE.

Et bien, que me veulx-tu dire ?

ALIZON.

Mon maistre s'en va tout à cest, heure à la ville.

EVVERTRE.

O que tu me fais aise! Et bien comment me feras tu entrer où sera ma Fleurdelys ?

ALIZON.

J'ouuriray nostre porte de derriere, deuant laquelle ie vous feray signe, c'est à sçauoir de ma quenouille trois tours, à fin que par cela vous connoissiez quand il sera temps d'entrer par ceste mesme porte.

EVVERTRE.

Il suffit, ie me tiendray prest en la maison d'un mien compaignon vostre voisin. Mais ie crain qu'il n'y ait quelqu'vn chez vous qui puisse destourner mon entreprise. Il me semble qu'il y a vn seruiteur en vostre maison qu'on nomme

Claude, ie serois bien content de ne l'y voir point.

ALIZON.

Ne vous chaille : ie m'en depestreray bien. Faudrat-il pas qu'il voise querir son maistre ?

EVVERTRE.

Alizon, si tu fais cela pour moy, ie sçay bien où est le plus beau demiceint du monde, et la plus belle paire de patinostres que tu veis de ta vie : ie te les donneray, outre beaucoup d'autres presens que ie pourray faire.

ALIZON.

Ho, pour cela non force : mais vous rediray-ie que vous teniez cecy secret, à fin que Fremin ne se doute point de moy ?

EVVERTRE.

Baste, ie te l'ay tant de fois iuré : mais veu ce que tu me promets, il faut diligenter mes apprestz, car ie n'ay que chommer.

ALIZON.

Allez, aussi bien voicy desia Fremin qui sort du logis pour s'en aller.

SCÈNE III.

FREMIN, Picard — ALIZON.

FREMIN.

ALIZON, tandis que ie m'en vais à la ville pren bien garde sur Fleurdelys, entens-tu ? et ne bouge de la maison. Quand tout est dit, si l'affaire ne me pressoit i'eusse esté content de ne bouger : car le cueur me dit ie ne sçay quoi de mauuais. Quoi que ce soit, ne la laisse point sortir hors du logis.

ALIZON.

Ma foy, seigneur Fremin, si vous m'eussiez creu, il y a long temps que vous ne fussiez plus en la crainte et peine où vous estes touchant vostre fille, vous l'eussiez mariée tres bien en vn bon lieu que ie vous auois dit. Vous en auez fait à vostre teste : or bien, soit. Mais à qui la pensez-vous marier ? à vn prince, volontiers.

FREMIN.

Penses-tu que si i'eusse trouué quelque party raisonnable pour elle, que i'eusse tant delayé ? Tu sçais bien comme i'en suis sollicité tous les iours, et mesmes d'vn Euuertre, fils de Gérard Gontier, riche citoyen, mais son père ne s'y est pas bonnement accordé.

ALIZON.

Vous en ferez à vostre plaisir : si est-ce qu'en bonne foy il me semble que vous la faites trop ıeusner.

FREMIN.

Il t'est aduis que toutes femmes te ressemblent. Tu m'entens bien.

ALIZON.

Mais au rebours, il vous est aduis que tout le monde est aussi froid comme vous.

FREMIN.

Il est bien vray que ie ne m'y échauffe pas tant que tu voudrois bien.

ALIZON.

Mais, mon dommage, quı presques n'en pouuez plus. Et si vous en faites encor quelques-vns des vostres, c'est si peu souuent que cela ne se doit mettre en ligne de compte.

FREMIN.

Or bien laissons cela : si on me demande tu diras que ie suis allé parler au capitaine Chandiou, et que ie ne tarderay guieres.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

IAQVELINE, vieille dame — la NOVRRICE.

IAQVELINE.

METTEZ peine de vous réiouir, Restitue : ie veux ce que vous voulez, si vous tenez chaudement dessus vostre lict.

NOVRRICE.

Hé ma foy, vous faites tres bien, dame Jacqueline, de lui accorder qu'elle s'en vienne auecques moy prendre un peu l'air aux champs. Aussi bien elle se trouue toute mal.

IAQVELINE.

Je ne refuse point qu'elle ny voise, et moy mesmes ie luy eusse tint compaignie, n'eust esté que i'atten tous les iours le père de Filadelfe. Mais il me fasche que ie ne sçay à la vérité ce qu'elle a ainsi à se plaindre.

NOVRRICE.

Que voudriez-vous qu'elle eust la pauvre fille ? Ne pensez-vous point qu'estre tousiours

à vne ville à n'auoir aucun plaisir, d'estre tousiours dans vne chambre enfermee, ou dans vne eglise à prier Dieu, cela ne soit assez suffisant pour la rendre mal disposée?

IAQVELINE.

Dieu me la veuille garder : ie serois bien marrie qu'elle eust mal, la pauure fille, car oultre que ie n'ay qu'elle d'enfant, ie te puis bien dire, en son absence, que c'est la plus honneste fille du monde : elle n'est point mondaine, elle ne fait point parler d'elle comme vn tas d'autres : elle ne hante point auec les ieunes hommes, comme ie sçay qu'on dit de nos voisines : elle est tousiours en priere et en oraison : elle vit proprement en sainte.

NOVRRICE.

O comme vous en dittes bien la verite ! Elle est pleine d'vn bon fruit : ceux que la hantent en sçauent bien que dire.

IACQVELINE.

Mais voicy le medecin que i'auois mandé à ce qu'il vint voir sa maladie auant qu'elle s'en allast aux champs, car on n'y recouure pas des medecins aiseement.

NOVRRICE.

Le diable y ait part : ie gage que le cas va mal pour moy.

SCÈNE II.

LE MÉDECIN ET LES SVSDITTES.

LE MEDECIN.

SELON les signes que m'a dit le garçon, ce doit estre icy quelque part son logis. Mais seroit-ce point bien là la dame que ie cherche.

IAQVELINE.

Ouy, Monsieur, c'est elle.

LE MEDECIN.

Ie suis venu, à vostre mandement, sçauoir ce que vous vouliez de moy.

IAQVELINE.

C'est pour voir ma fille qui se porte mal : et pour ce que ie la veus enuoyer aux champs, i'eusse bien voulu que deuant vous m'eussiez dit à la vérité que c'est qu'elle a, à fin qu'elle se gouuerne selon ce que vous luy aurez ordonné pour sa santé.

NOVRRICE.

Pleust or à Dieu que cestuy-ci deuint tantost aueugle, ou ceste-cv sourde.

LE MÉDECIN.

De quoy se plaint-elle ?

IAQVELINE.

Rien d'autre chose, sinon qu'elle a perdu l'appetit, et luy prent par fois quelques douleurs d'estomac, quelques euanouissements et tranchees.

LE MEDECIN.

Ce ne sera rien, non : toutesfois ie ne vous en sçaurois rien dire à la verité que premier ie ne l'aye veuë, voire son vrine s'il en est question.

IAQVELINE.

C'est bien dit : entron dedans.

LE MEDECIN.

Entron : mais le diable y ait part, i'ay oublié mes lunettes.

NOVRRICE.

Ne laissez pas d'entrer. Il n'en faut ia si c'est pour voir la fille, car elle est assez grosse, et par

trop voire. Hélas! ie gausse icy à part moy, et si n'en ay point d'enuie. Ce beau medecin ne faudra pas de dire que la fille est grosse aussi tost qu'il l'aura veuë. Il a esté mandé si soudain et si à l'impouruiste qu'il ne m'a esté possible de l'emboucher. Encor il est nouuellement venu en ces quartiers, et ne cognoist point la fille, de sorte que pensant qu'elle soit mariée, il cuidera bien faire de dire la vérité. Au pis aller ie vas voir ce qu'il fera.

SCÈNE III.

CLAVDE ET ALIZON.

CLAVDE.

PVIS que ie ne voy plus personne en la rue est temps de faire le signe que i'ai promis à Filadelfe.

ALIZON.

Puis que Claude et Fremin s'en sont allez, il faut que i'aille bailler l'assignation à Euuertre.

CLAVDE.

J'ay desia ouuert l'huis de derriere par où ils doyuent entrer.

ALIZON.

Je vien tout à point de trouuer nostre huys de derriere deuerouillé par ie ne sçay qui.

CLAVDE.

Qu'est-ce que i'oy parler derriere moy? Hà c'est Alizon, ceste vieille diablesse. Que le diable face maintenant vne anatomie de sa ceruelle : elle me gastera tout.

ALIZON.

Ne voye-ie pas là Claude? Hò bon gré en ait ma vie, il me destourbera.

CLAVDE.

Si faut-il trouuer façon de m'en depestrer vistement. Vien ça, que fais-tu icy ?

ALIZON.

Toy mesmes qu'y fais-tu ?

CLAVDE.

Que veus-tu faire de cette quenouille ?

ALIZON.

Et toy, que veus-tu faire de cette torche ?

CLAVDE.

C'est pour aller querir mon maistre.

ALIZON.

Que ne le vais-tu donc querir, sans aller ainsi tournoyant à l'entour d'icy.

CLAVDE.

Et toy mesmes, que ne vais-tu filler auec ta quenouille chez les voisins, comme est ta coustume ?

ALIZON.

Il ne me plaist pas.

CLAVDE.

O Dieu, cette femme me fera, à peine que ie ne dy.

Mais Alizon, ie ne me veux fascher contre toy. Va t'en et fay ce que ie te dy.

ALIZON.

Mais, Claude, ie te dy que ie n'en feray rien.

CLAVDE.

Tu n'en feras donc rien, ô vieille sorcière !

ALIZON.

Non, te dis-ie, vilain, infame.

CLAVDE.

Et va va, n'as-tu pas esté autrefois pour tout potage vne bonne, tu m'entends bien ?...

ALIZON.

Dy, dy hardiment. Tu en as menti, meschant, ie ne suis point telle. Par la mercy Dieu, ie te feray desdire cette parolle.

CLAVDE.

Mot, n'en parlons plus. Ce ne m'est honneur de debattre avec toy. Alizon, ie te prie, va t'en, et me laisse là.

ALIZON.

Va t'en toy-mesmes.

CLAVDE.

Si tu me fais vne fois lacher le manche de ceste torche...

ALIZON.

Par la mercy Dieu si tu approches, ie te bailleray si verd dronos (1) de ceste quenouille...

(1) *Dronos, dronas*, coups de bâton, en gascon.

CLAVDE.

Par la mort, si tu me fasches, ie te rompray ceste folle et lourde teste; mais ie suis encor plus fol de m'arrester à elle. Que diable m'en souciay-ie? Doy-ie differer pour elle ce que i'ay entrepris?

ALIZON.

Il s'en va doncques : que fust-il pendu par le col! Il n'est pas qu'il ne veuille faire quelque diablerie, puis qu'il auoit si grande enuie de me chasser. Tant y a qu'il faut que i'attende qu'il se soit un peu plus esloingné deuant que ie face ce que i'ay promis.

SCENE IIII.

LA NOVRRICE, ALIZON.

NOVRRICE.

Ie voudroy que ce beau medecin et tous les medecins du monde fussent au diable. Que maudite en soit la race! N'auoy-ie pas bien dit qu'il ne failliroit point de dire à la mere que sa fille estoit grosse? J'auois beau luy faire signe de l'œil, des doigts, et du pied, marchant sur le sien. Vrayement nostre complot d'aller aux champs est bien rompu à ceste heure.

ALIZON

Ie veux sçauoir de quoy se plainct ceste cy. Hò, mon Dieu, mon Dieu, quel bruit oy-ie en nostre logis ? Il me semble que i'oy entrer des gens à la foulle par l'autre porte. Seroit-ce point Euuertre ? Si ne luy ay-ie point ençor fait signe. Je vais voir quel tintamarre c'est. Hò, i'oy Fleurdelys qui crie à l'ayde.

NOVRRICE

O que volontiers ie trouuerois Filadelfe, pour luy dire iniures, et pour luy conter le beau chef-d'œuvre qu'il a faict en nostre maison ! Helas, quelle pitié c'est de voir maintenant la fille qui se debat et s'arrache les cheueux ! et voir d'autre costé la mere qui pleure, qui crie, qui tempeste, et auec vn million d'iniures presse sa fille de luï dire qui luy a fait ce déshonneur. Encore si son amy ne l'eust abandonnée ! Hà ! Restitue, Restitue, tu donnes bien exemple aux ieunes Damoiselles de ne se fier tant à ces ieunes hommes qui ont le visage si poupin et poly sus la fleur de leurs beaux ans, car tout appetit soudain se faict en eux, et soudain se meurt, ainsi que feu de paille. Ils font ny plus ny moins que le chasseur qui poursuit par grand trauail sa proye et par monts, et par boys, et par vaux : l'aura il prise, il ne s'en

soucie plus. Ainsi est-il de ces ieunes gens, auront-ils eu la victoire sus vous autres Dames, et obtenu ce que plus ils desiroyent, ils vous laissent là, et lors vous vous plaignez d'estre faittes serues qui parauant estiez maistresses. Non que ie vous deffende d'aymer, seulement ie vous admonneste de fuir ce premier poil follet inconstant et leger, et de cueillir les fruicts non trop verdelets ny trop aigres, qu'ils ne soyent aussi trop meurs. Hò, hò, d'où vient cestuicy si eschaufé auec ceste broche, et ce cabasset en teste!

SCENE V.

GILLET, ET LA NOVRRICE.

GILLET.

De demourer là vertu-bieu? et parmy des espees nues, en-han!

NOVRRICE.

Hé parmanenda c'est Gillet. Tant mieus : ie sçauray qu'est deuenu son maistre.

GILLET

Or y voize qui voudra : de moy, je me sauue pour y retourner autre fois. Corps-bieu, ie me

veux vn peu epargner. Recepuoir là des coups de baston, hen ! et auec des ieunes fols amoureux frappans sans dire gare, vertubieu !

NOVRRICE.

Je ne sçay s'il est encores fasché contre moy des iniures que nous nous entredismes hier au soir en la cuisine apres soupper, et de quoy nous primes tous deux la cheure. Hò, Gillet, d'où viens-tu ainsi auec ceste broche ?

GILLET.

D'où ie vien, vertubieu? Corbieu, ie vien d'une belle entreprise. O comme i'en ay abbatu, froissé, assommé, et rué par terre ! J'en ai cuidé embrocher vn tout vif s'il ne se fust retiré.

NOVRRICE.

Mais dy moy à bon escient que c'est, et pourquoy tu es ainsi accoustré.

GILLET.

Tu n'es pas secrette à demy.

NOVRRICE.

Si suis, ne te chaille de cela.

GILLET.

Sache qu'on a fait à mon maistre Filadelfe....

NOVRRICE.

Où est-il ton maistre? Que fust-il au diable, ou bien qu'il se fust rompu et le col et les iambes quand premierement il mit le pied en nostre maison, tant il y a fait un bel esclandre!

GILLET.

Comment? Qui at-il? Quoy? Qu'est-ce?

NOVRRICE.

Ie te le diray une autre fois : acheue seullement, à fin que ie sache où il est.

GILLET.

Que veus-tu que ie te die tant? On luy a fait signe, nous sommes entrez à la foulle, il a pris la fille par dessous les bras, elle s'est escriee, vne vieille suruenue ie ne sçay d'où a crié encor plus fort qu'elle, vn autre ieune homme est venu au bruit de ces criardes, il nous a destournez, ils s'en sont entrebattus, et moy d'escamper.

NOVRRICE.

Ie n'enten rien à ce que tu dis : mais tant y a

... vilainement, laissant (peut estre) ... au besoing.

GILLET.

... tu n'entens point encores que c'est ... du camp. Penses-tu qu'vne bonne fuite ne ... pas meilleure qu'une mauuaise attente.

NOVRRICE.

Comment ? tu tranchois naguere tant du ...

GILLET.

C'est follie de parler à toy, qui n'entens point comment c'est qu'on fait à la guerre.

NOVRRICE.

Hà vrayement, tu es un beau marmouset.

GILLET.

Marmouset ! Corps bieu, ie te fourreray ceste broche au trauers du corps : ne fay que dire : mais ma foy, la chair ne vaut pas l'embrocher. Où sont, où sont ores les paillars qui ont assailly mon maistre ? Que ne les tien-ie ores icy ? Corps bieu ie les... Hò Dieu, n'en est-ce pas icy vn qui vient ? Me voyla mort. Il me cherche.

Où m'enfuiray-ie? Je te prie, Thomasse, reuanche moy.

NOVRRICE.

Comment? tu estois tantost si hardy!

SCENE VI.

FELIPPES, GILLET, et la NOVRRICE.

FELIPPES.

Me voyla echappé, Dieu mercy, de la main de ces meschans sergens du guet : et puis vous tenez là sans fuir, pour voir s'ils ne vous meneront pas bien et gentiment en prison.

GILLET.

Hò c'est mon compaignon Felippes, le seruiteur de Gerard. Ie ne me soucie gueres que ie ne face bien paix auecques luy.

FELIPPES.

Te voicy donc, Gillet, et viença, beau sire, n'est-ce pas toy qui viens de porter les armes contre Euuertre mon ieune maistre! ie ne sçay qui me tient que ie ne te...

NOVRRICE.

Hé, pardonnez luy, aussi bien at-il esté des premiers à s'enfuir.

GILLET.

Je ne me suis point enfuy, non : ie me suis sauué seulement: ie ne t'ose dire, Felippot, que tu en ayes fait ainsi.

FELIPPES.

Va, touche là, tu es bon compaignon.

GILLET.

Et bien qu'est-il de nos maistres ? Qu'est-il deuenu de leurs differents et de leur meslee ?

FELIPPES.

Les voyla tous deux qu'on meine en prison, et Claude seruiteur de Fremin, que bon gré en ait ma vie.

NOVRRICE.

En prison Filadelfe ? et comment cela ?

FELIPPES.

Ainsi que mon maistre et moy, suyuant le signe que nous auoit fait la chambriere Alizon, courrions à la maison de Fremin pour faire

lascher prise à ton maistre qui s'estoit desia saisi de la fille Fleurdelys, et qu'iceux contestoyent fermement ensemble, en faisant vn merueilleux bruit auecques leurs espées nuës, les gens de la rue ont commencé bien fort à se scandaliser, et, nous blasmant dequoy nous voulions forcer publiquement vne fille, se sont pris à ietter des pierres et du feu. A ce bruit, Filandre, le maistre du guet de ceste ville, est ie ne sçay comment suruenu auecques ses sergens, et mettant la main sur eux trois, les a menez ou en prison, ou en son logis, ie ne sçay lequel. Les autres qui accompaignoyent Euuertre et ton maistre s'en sont enfuis qui deça qui dela.

NOVRRICE.

Au moins il n'y a personne de blessé.

FELIPPE.

Non, Dieu mercy.

GILLET.

Ie ne m'en soucie donc plus. Sur ma foy suis d'aduis de prendre le moins que nous pourrons les matières à cueur : car Nostradamus dit qu'il n'y a rien plus contraire pour ceux qui veulent viure à leur aize. Que nos maistres qui ont fait la faute, en portent la folle enchere s'ils veulent.

NOVRRICE.

Aussi feront-ils, ie t'en asseure, s'ils sont en tel lieu.

GILLET.

Or qu'ils s'appointent là s'ils le trouuent bon : et qu'ils s'entregrinsent les dens comme deux chiens qui rongent vn os : ce pendant donnons nous du bon temps.

FELIPPE.

Par dieu tu as raison, Gillet. Ie ne vis iamais homme qui entendist mieux les matieres que toy.

GILLET.

Voulons-nous doncques bien faire ? Allons nous rafreschir bien et beau dans vne hostellerie icy pres où i'ai esté ce iourd'huy : là nous ferons des Gentilhommes, aussi bien de ces maistres icy on n'en a iamais autre chose.

FELIPPE.

C'est bien dit : mais tu n'as point fait prouision de gibier, surquoy nous puissions descharger l'hacquebuse.

GILLET.

Mon amy, il y a la dedans la plus belle garce du monde, chambriere de l'hoste.

FELIPPE.

Allons donc : mais helas, nos maistres?

GILLET.

Quoy, nos maistres ?

FELIPPE.

Allon, allon, qu'on ne nous voye plus ainsi.

GILLET.

Adieu, Nourrice.

NOVRRICE.

Allez allez, voyla de gentils seruiteurs ! Mais à ce que ie voy, Restitue est bien vangee de Filadelfe. O que Dame Iacqueline sera estonnee d'ouir cecy ! O que Benard de Mets son pere sera bien plus estonné, mais qu'il vienne! D'autre costé que dira Gerard le pere d'Euuertre? Et Fremin quand il sçaura qu'on aura voulu rauir sa fille? Quant à moy ie m'en vais me cacher quelque part, sans rien dire à personne de ce que i'ay ouy.

SCENE VII.

ALIZON.

NE vous souciez de rien, non, Fleurdelys, et ne pleurez. Tenez vous à la maison, ie m'en vais où ie vous ay dit. Or si ie ne me vange de Claude, ie veus qu'on ne parle iamais de moy, si ie ne l'en paye, si ie n'en fais faire à Fremin telle punition que, le pendart qu'il est, hò, hò, il sçaura à tout le moins si ie suis telle qu'il pense. Ie feray que tout le fait retombera sur ses epaulles, puis qu'aussi bien il est en prison comme les autres. Mais il me semble que Fremin disoit qu'il s'en alloit chez le capitaine Chandiou. Il me le faut aller trouuer là.



ACTE QUATRIÈME

SCENE PREMIÈRE.

GILLET tout seul.

Mais ne voicy pas vn grand malheur : nos beuuettes ont esté entrerompue en l'hostellerie par la soudaine arriuéc du sire Benard, pere de mon maistre : i'ay pensé en me derobant d'en venir icy aduertir dame Jacqueline : mais comment le pourray-ie dire aussi à mon maistre ? O Fortune, que tes faicts sont merueilleux, qui as choisy ce iour malencontreux pour faire venir cestui-cy de Mets, païs si loingtain, à fin que pour sa bienuenue, on luy die de si plaisantes nouuelles de son fils et qu'il vienne empescher nostre collation, qui est pis que tout. Mais le voicy desia auec son seruiteur, il y aura bien tantost à crier : mais de quoy me souciay-ie ? à eux le debat. Ce pendant ie m'en retourne trouuer mon compaignon que i'ay laissé audict lieu, laissant passer les plus chargez.

SCENE II.

BENARD, vieillard. FELIX, son vallet.

BENARD.

Ie disois que nous ne trouuerions iamais le chemin, tant ceste ville est grande, et les rues fascheuses à tenir. Que t'en semble, Felix ? N'es tu point bien las ?

FELIX.

Comment Diable ne seroy-ie las, apres auoir tant tracassé parmy ceste ville, et apres auoir eu tant de maux à venir de vostre païs de Lorraine iusques icy ? Encor si nous nous fussions rafreschis en l'hostellerie où nous sommes descendus : mais ie n'ay iamais eu le loisir de me ruer tant soit peu en cuysine, tant vous auiez de haste de venir voir vostre fils.

BENARD.

Pour certain, il me tarde beaucoup que ie ne le voye. Ie crain qu'il ne soit tombé en quelque inconuenient, ou qu'il ne soit amaigry depuis que ie ne l'a veuy. Mais dy moy, ne suis-ie pas bien heureux de m'estre venu habituer en vne si bonne ville que ceste cy, et d'auoir

quitté nostre miserable païs, subiet à tant de guerres ?

FELIX.

J'ay grand'peur que nous n'ayons laissé vn purgatoire, pour venir en vn enfer.

BENARD.

Vis tu iamais ville, où les gens fussent plus courtois et mieux appris ?

FELIX.

Au diable l'vn qui nous ait presenté à boire.

BENARD.

Tu ne respons à propos. Ie te dy que c'est icy la plus belle ville du monde, où il y aye les plus belles rues, les plus belles maisons, les plus belles Eglises, les plus belles Religions, et les plus beaux Palais.

FELIX.

Or vous estimerez ce qu'il vous plaira, mais ie ne trouue rien plus beau en ceste ville, que ces rostisseries si bien arrangees, dont les bonnes odeurs me sont venues en passant.

BENARD.

Tu ne parles que de ce qui t'est propre, beste que tu es.

FELIX.

Et quoy, ne sçauez vous pas bien?

BENARD.

Tay toy : sachons qui est ceste-cy qui sort.

SCENE III.

DAME IACQVELINE, BENARD, FELIX.

IACQVELINE.

HA vray dieu, que ma fille m'a bien trompee!

BENARD.

Ie croy que c'est icy le logis où se tient mon fils.

IACQVELINE.

Où trouueray-ie, moy malheureuse, où trouueray-ie ce meschant paillard, qui a deshonoré ma fille?

FELIX.

A qui en veut ceste cy tant eschauffee?

IACQVÉLINE.

Par la mercy dieu, ie luy arracherois les yeux auec les ongles, et le dechirerois en pieces, si ie le tenois.

BENARD.

Il me semble connoitre ceste cy.

FELIX.

Mon maistre, disoy-ie pas bien que nous estions en enfer! Voyla Proserpine qui en sort.

IACQVELINE.

O que son pere n'est-il maintenant en ceste ville! comme ie parlerois bien à luy de m'auoir enuoyé un tel gallant!

BENARD.

Ce m'aist-Dieux, c'est Dame Iacqueline à qui i'ay enuoyé mon fils, ou mes yeux me trompent. Ie veux parler à elle. Dieu vous gard', Dame Iacqueline, vous soyez la bien trouuee. Comment vous portez vous? Que fait mon fils Filadelfe? Ne me connoissez vous plus? Ie suis...

IACQVELINE.

Hé, Dieu vous gard', Seigneur Benard. Hé

vous voicy donc tout à poinct : ie ne demandois pas mieux pour vous dire à tout le moins iniure. Or à la mal'heure doncq soyez vous venu, beau sire, qui m'auez enuoyé vn si meschant fils, que la malle-mort vous puisse casser les os, et les iambes à tous deux !

FELIX.

Quelle salutation !

BENARD.

Tay toy, ie crain que ceste femme icy ne soit deuenue hors du sens depuis que ie ne l'ay veue.

IACQVELINE.

Ie voudroy que vostre fils se fust rompu le col, quand premier il mit le pied ceans.

BENARD.

Mais que vous a il fait, mon fils?

IACQVELINE.

Qu'il m'a fait, mercy Dieu ! Ie voudroy qu'il fust au gibet, et vous aussi qui me l'avez enuoyé.

FELIX.

Dame, ie vous prie, ne parlons point de

noises : nous n'auons point souppé, ie ne sçay pas comme vous l'entendez : parlons d'entrer en vostre logis, ie vous supplie, car nous sommes bien las et alterez.

BENARD.

Te veux tu taire, beste ?

IACQVELINE.

Mais venez ça, meschant et affronteur, m'auez vous envoyé vostre fils pour me ruiner ? ie ne sçay qui me tient que presentement ie ne vous... meschant trompeur que vous estes.

FELIX.

Quelle courtoisie parisienne ! A ce que ie voy, nous sommes taillez de ne soupper point. Mon maistre, disiez vous pas que les gens de ceste ville estoient si courtois?

BENARD.

Sus retire toy d'icy, pendart, puisque tu ne te veux pas taire.

FELIX.

I'ayme donc mieux m'en aller repaistre quelque part.

BENARD.

Va t'en au grand Diable.

FELIX.

Mais plustost ie m'en iray au petit Diable de ceste ville reprendre l'usure du temps que i'ay perdu à ne boire point. Or debattez tous deux tout vostre saoul.

BENARD.

Mais venez ça, Dame Iacqueline, qui vous meut de me dire iniures, à cause de mon fils ? Dequoy vous plaignez vous de luy ? Puis-ie mais de quelque chose ? Telles iniures sont mal-seantes en vne telle personne que vous, et plus encor en mon endroit.

IACQVELINE.

Encore auray-je tort de me plaindre, infame.

BENARD.

Que ne me dictes vous donc que c'est ?

IACQVELINE.

C'est que vostre fils a deshonoré ma maison pour le bon traictement que ie luy ay fait.

BENARD.

Comment cela ?

IACQVELINE.

Il a violé ma fille, puis qu'il fault que ie le die.

BENARD.

Violé! Est-il possible! ce n'est qu'vn ieune garçon que luy!

IACQVELINE.

Quel ieune garçon? Ieune garçon qui a fait à ma fille un autre garçon, desolee que ie suis.

BENARD.

Las! fault-il maintenant que le pere reçoyue reproche pour son fils? Moy qui tout ioyeux m'en venoy vser le reste de mes iours en ceste ville, qui pensoy trouuer icy la paix auec mon fils et ceste femme, i'y trouue, helàs! une plus forte guerre que ie n'auois au lieu dont ie suis venu.

IACQVELINE.

C'est, c'est plustost à moy à me plaindre qu'à vous. Qui trouueray-ie desormais, qui voudra de ma fille pour femme? Elle n'ozera plus hausser le front devant ses autres compaignes : elle ne s'ozera plus trouuer aux bonnes compagnies, ny aux assemblees publiques. Pensez que desia tout son cas se sçait par toute la ville. On en fera des comptes et chansons parmy les carrefours. On ne tiendra plus d'autres propos chez les accouchees, que

d'elle et de moy. Nous serons monstrees au doit d'un chacun.

BENARD.

Mais où est-il ce meschant garçon? que ie le voye, que ie parle à luy, et qu'à tout le moins ie descharge en partie mon cueur sur luy.

IACQVELINE.

Il n'a esté tout auiourd'huy en nostre maison.

BENARD.

Où le chercheray-ie doncques? Làs, i'ay plus de besoing de repos que de trauail. Ceux cy que ie voy ne me le pourront-ils point bien enseigner?

IACQVELINE.

Peut estre que si. Voicy un mien voisin qui le connoist bien.

SCENE IIII.

FREMIN, ALIZON,
IACQVELINE, BENARD.

FREMIN.

MAIS aussi sçais tu bien que Fleurdelys n'est de rien coupable en cest affaire icy? ny oy mesmement?

ALIZON.

Ne vous ay-ie tant de fois dit que ce meschant Claude est cause de tout, et que ça esté luy qui les a fait entrer auecques armes dans la maison ?

FREMIN.

Si ne puis-ie oster de ma fantasie qu'en ce cas tu n'ayes tint le sac. Et ça esté bien ma faulte de te l'auoir baillee en garde.

ALIZON.

Mais plustost de ce que vous auez tant mis à la marier : ie me doutoy tousiours bien qu'il en aduiendroit autant.

FREMIN.

Hau, ie t'asseure qu'elle sera mariee au premier qui m'en parlera ; ie voudroy seulement avoir trouué ses parents.

IACQVELINE.

Seigneur Fremin, ne nous sçauriez vous dire ou estPhiladelfe, ce ieune homme qui se tient en ma maison ?

FREMIN.

Alizon, cestuy là n'est-il pas l'vn de ces deux

ieunes hommes que tu dis auoir esté menez en prison ?

BENARD.

En prison, mon fils Filadelfe !

FREMIN.

Comment ! ce Filadelfe est-il vostre fils ?

IACQVELINE.

Ouy.

FREMIN.

Vrayement, beau Sire, vous auez un gentil fils, bien complexionné, et de bonnes mœurs ! Mieux eust vallu ne l'auoir iamais engendré, veu le scandale qu'il m'a fait auiourd'huy.

BENARD.

Hélas, ou suis-ie arriué ! I'entre d'un bourbier en vn autre, et de fiéure en chaud-mal. Tout le monde se plaint de mon fils. Auquel entendray-ie ? Mais dictes moy, pourquoy mon fils est-il prisonnier ?

FREMIN.

Mon amy, vostre fils est à bon droit où ie le demande, ie vous en asseure. De moy il me

fault entrer en ma maison pour y mettre ordre et sçavoir de ma fille la verité.

BENARD.

Hà miserable que ie suis !

ALIZON.

Vous auez vn tres mechant fils. Il s'est mis en effort de rauir auec gens armez la fille de cestuicy, de laquelle il s'estoit amouraché, il y a bien deux mois.

BENARD.

Helàs, me voyla....

IACQVELINE.

Il ne s'est donc point contenté de l'amour deshonneste qu'il a portee à ma fille, sans faire encor l'amour à cestecy, le meschant qu'il est !

ALIZON.

Mais ainsi qu'il entroit de force en nostre maison, et qu'il auoit desia mis la main sur la fille, voicy venir Philandre le maistre du Guet qui l'a tres bien mené en prison, auec un autre ieune homme qui auoit fait mesme entreprise.

BENARD.

Me voyla mort à ce coup.

IACQVELINE.

Or mourez quand vous voudrez, ie m'en retiois à nostre maison tancer encor ma fille à bon escient, et luy conter ces nouuelles.

BENARD.

Attendez encor vn peu, pour vous demander.

IACQVELINE.

Ie n'ay pas loisir : demeurez icy à parler en l'air si vous voulez.

ALIZON.

Il m'en fault aussi en aller : voyla mon maistre qui m'appelle.

BENARD.

Hé Dieu ! Dieu de Paradis, que feray-ie ? que diray-ie ? de quel costé me tourneray-ie ? Tout ainsi que de toute personne ie suis delaissé, au cas pareil toute consolation, tout espoir, tout confort me delaisse. Ay-ie eschappé tant de fortunes, tant de perils de guerres, tant de malencontres, pour me voir destruit à iamais, et mon fils deuenu meschant ? Qu'est-ce de la perte des biens temporels, d'vne petite fille

perdue à Mets par les guerres, de la mort de ses parens, et de la perte de ses amys, au pris de cecy! O mauuais fils, bourreau de ma vie et meurtrier de ma renommée? t'avoy-ie enuoyé en ceste ville pour y faire telles meschancetez! Maudit soit le iour, l'heure, et le moment que ie t'ay iamais mis au monde? O que cecy deust bien apprendre tous hommes maintenant à ne souhaiter point tant d'auoir enfans, et combien qu'en leur ieune age ils donnent grande esperance d'eux, il ne fault rien auiourd'huy pour les corrompre. Ha si maintenant i'auois icy ma fille Fleurdelys que i'ay perdue, ce maudit Philadelphe se pourroit bien tenir asseuré que ie le reniroys pour fils. Mais puis que ie n'ay plus que luy, ie voy bien que ie seray contraint de pourchasser sa deliurance plustost quc de le laisser en ceste sorte: mais ie suis si las qu'à peine puis-ie aduancer vn pied deuant l'autre. Or reuoicy celuy que ie doy courtiser, si ie veux tirer ce meschant de prison.

SCENE V.

FREMIN et BENARD.

FREMIN.

Tes grandes complaintes, homme de bien, tes pitoyables pleurs, et tes durs sanglots

m'ont contraint de sortir icy, veu mesmes qu'ils pourroient bien esmouuoir à pitié, par maniere de dire, les pierres et rochers, voire les plus reuesches bestes du monde. Ie suis venu te donner secours, ayde et conseil, moy qui suis homme, et par tant l'humanité n'est point hors de moy.

BENARD.

Je ne sçay comment ie vous doy remercier d'vne si aimable et honneste offre : et veu vostre courtoisie, ie ne puis croire que vous soyez de ceste ville, où ils sont si mal-gracieux.

FREMIN.

Aussi ne suis-ie, estant né en Picardie.

BENARD.

A la bonne heure. Puisdonc que si liberallement vous me promettez toute douceur, ie vous prie ne veuillez auoir esgard au tort que vous pretendez que mon fils ait fait à vous et à l'honneur de vostre fille, et que vous coulliez au long de sa grande faute. Ne veuillez tourmenter ma pauure et chetiue vieillesse d'informations, de procedures, de citations, et de chiquaneries. Ne me iectez point en proye à ces gourmans et gloutons d'auocats de ceste ville,

qui en moins de rien succeroient toute ma substance, mes os et mon auoir.

FREMIN.

Vous dictes vray de cela.

BENARD.

Je confesse le tort de mon fils : mais relaschez luy quelque chose de vostre bon droit. Songez que c'est d'vne ieunesse et d'vne folle amour, et qu'il ne tienne à vous qu'il ne soit deliuré. Je me soubmets à toute telle satisfaction qu'il vous plaira.

FREMIN.

Mon amy, ie sçay bien que vault tout ce que vous auez dit, car i'ay esté parmy le monde en beaucoup de lieux pour le sçauoir, et mesmement à Mets, d'où ie sçày bien que vous estes. J'entens bien que c'est d'amour et de ieunesse et, si i'estoy en mon païs comme ie suis en cestui-cy, ie me tiens tant vostre amy que de cecy ny d'autre chose ie ne ferois que ce qu'il vous plairoit.

BENARD.

Helàs, ie vous en remercie,

FREMIN.

Et sans cela, ie me dois tant plus condescendre à vostre volonté, comme plus vous abusez, touchant le païs, la maison et le lieu d'où est ceste fille Fleurdelys.

BENARD.

Je voudroy n'ouïr iamais ce nom de Fleurdelys ; mais acheuez.

FREMIN.

Pourquoy cela ?

BENARD.

Il rengrege mes vieilles douleurs, d'autant que i'ay perdu vne mienne petite fille de ce nom et ne sçay, pour le present, s'elle est viue ou morte.

FREMIN.

Voyla grand cas ! où la perdistes vous ?

BENARD.

En la ville de Mets.

FREMIN.

En la ville de Mets ! et quand ?

BENARD.

Quand les François entrerent dedans la ville. Mais pourquoy vous enquestez vous ainsi ? Cela ne fait que m'attrister d'auantage d'en parler : acheuez ce que vous me vouliez dire.

FREMIN.

Non, non, ie suis content de sçauoir cecy, et pour cause ; comment la perdites vous ?

BENARD.

Ie la laissay par mesgarde dans ma maison de grand' haste que i'auois pour eschapper hors la ville, quand les Françoys se vindrent camper deuant Toul, ville prochaine de Mets : car nous fusmes quelques citoiens qui eusmes peur, ne sachants quelle issue deuoit aduenir d'vne si grande armée du Roy si presde nous : ioinct aussy que nous fauorisions plutost le party de l'Empereur que du Roy, et par ainsi lon nous pouuoit estimer mauuais françois. Bien est vray que si i'eusse sceu la ville deuoir estre rendue de telle sorte, ie n'en fusse ia sorty. Quand donc le Connestable de France entra auec quelques gens armez dans la ville, et à la foulle, quelques vns de sa compagnie trou-

uerent ma maison. Mais que me sert de dire tout cecy!

FREMIN.

O Dieu! pourroit ce bien estre ce dont ie me suis douté du commencement! Vous laissates donc vostre fille seulle en vostre maison : et quel aage pouuoit elle auoir ?

BENARD.

Cinq ans.

FREMIN.

C'est iustement pour venir au compte : et se nommoit Fleurdelys?

BENARD.

Ouy. Mais à quel propos tout cecy?

FREMIN.

Attendez un peu. Si vous la revoyiez d'auenture, la recognoistriez vous bien?

BENARD.

A grand'peine : toutefois s'il m'en ressouvient bien, il me semble qu'elle a un petit seing rouge soubs l'oreille gauche, comme d'une petite fraize, ce qui luy est aduenu à une cheute. Mais mon Dieu, seroit-il bien possible que

vous m'en puissiez dire des nouuelles, puis que vous enquestez si curieusement ?

FREMIN.

O Dieu, me permettrois tu bien auiourd'huy ce que i'ay tant desiré de fois, à fin que ie ne soys plus en peine et en charge ! Or, entendez à ceste heure ce que ie voulois tantost dire, et puis apres regardez si c'est vostre fille, celle dont ie parleray. Je disoys donc que ie me dois tant plus condescendre à ce que vous voulez, comme plus vous vous abusez touchant le païs et le pere de ceste fille que vostre fils a voulu rauir, et qui se nomme Fleurdelys.

BENARD.

Quoy ? n'est-ce pas vostre fille?

FREMIN.

Non, encores que la plus part des gens de ceste ville ait pensé qu'elle soit mienne, mais ie n'eus oncques enfans : quant à ceste-cy, elle est de Mets.

BENARD.

Dictes moy s'il vous plaist, comment donc est elle tombee en vos mains ?

FREMIN.

Pour vous dire la verité, ie n'ay encores sçeu au vray qui estoit son pere. Or tel que vous me voyez, i'ay suiuy les armes l'espace de vingt ans, et presques en la compagnie du connestable que vous venez de nommer, et estois l'vn de ceux qui à la foulle entrerent auec luy dans Mets : là où (comme celuy qui cherchois à loger auec beaucoup de mes compaignons) i'entray dans vne maison où il n'y auoit personne fors qu'vne petite fille âgee de quatre ou cinq ans, mais bien quelques meubles.

BENARD.

O fortune, me donnerois tu bien cest heur que de me rendre ma fille !

FREMIN.

Tout aussi tost que la fille me vit, elle m'appella son pere, ce qui m'outrepercea si bien le cueur que ie la pris et la fis porter en ma maison en Picardie, là où ie l'ay fait tousiours nourrir comme mienne par ma femme, dont ie n'ay lignee.

BENARD.

Quels habits auoit elle quand vous la pristes ?

FREMIN.

Vne petite robbe de taffetas changeant et vne perle pendue à son oreille : souuent appelloit ce nom de Laurence.

BENARD.

C'estoit le nom de sa nourrice. Or c'est donc ma fille pour certain : ie n'en veux plus douter. Ie vous prie, que ie la voye, viste : ie ne la verray iamais assez à temps.

FREMIN.

Ie ne demande autre chose, entron dedans.

BENARD.

Ie verray bien si elle resemblera à sa feu mere.

FREMIN.

Croyez, Sire, que vous la trouuerez bien belle et de belle taille.



ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

GERARD, pere d'Euuertre.

MAIS est-il bien possible que mon fils ait eu la meschanceté, la malice et la hardiesse d'entrer par force d'armes dans vne maison, à fin d'outrager l'honneur de la fille de leans! A-il fait telle follie et tel scandale en si peu de temps que i'ay esté absent de la maison! n'a-il point eu de honte? n'a-il point craint son pere? Ie suis si coleré et si fasché, que si ie ne descharge bien tost mon courroux sur luy, ie suis pour mourir. Pleust à Dieu que je luy eusse accordé d'espouser ceste fille, puis qu'il m'en rompoit tant la teste, car je croy bien que le trop rigoureux refus que ie luy en fis luy a fait entreprendre cecy. Voire-mais, voicy celuy pour qui ie suis venu icy, à fin de le deliurer de la prison, où lon m'a dit qu'il est.

SCENE II.

FREMIN, BENARD, GERARD.

FREMIN.

BIEN qu'il me face presque mal de perdre ainsi ma fille putatifue que i'ay tant aymée, si suys-ie bien content qu'elle ayt recouuert son pere. Mais ne vous disoy-ie pas bien qu'elle estoit honneste, sage, et belle ?

BENARD.

Ouy vrayement, dont ie seray toute ma vie tenu à vous, qui me l'auez si bien nourrie, et esleuée. Mais auez vous veu comme elle estoit honteuse, et esbahie quand ie luy leuoys vn peu les cheveus dessus l'oreille gauche pour voir si ie la recognoistroys à ce sein rouge que ie vous disois ?

GERARD.

Ie ne veux encor rompre leur propos.

FREMIN.

Mais comme elle pleuroit de grande ioye quand elle vous a recognu ? et comme naturellement elle enduroit les embrassements de son pere !

BENARD.

Que diriez vous de mon fils, qui a esté si malheureux que d'aimer sa sœur par amour deshonneste, et vouloir commettre villennie en son endroit ?

FREMIN.

Faulte de cognoistre ses parens : mais que diriez-vous de ce que ie vien d'auiser ? De le marier à ceste Restitue dont vous me parliez, et donner Fleurdelys à cest Euuertre qui m'en a tant importuné.

GERARD.

Nomme-il pas mon fils ?

FREMIN.

Seroit-ce pas bien faict ?

BENARD.

En doutez-vous ? Vous ay-ie pas dit que ie m'accorde à tout ce que vous me direz ?

GERARD.

Dieu gard' Seigneur Fremin ! On m'a dit que mon fils...

FREMIN.

Sire, voicy le pere d'Euuertre dont nous parlons.

GERARD.

... A fait quelque esclandre deuant vostre maison?

FREMIN.

Sire Gerard, ce n'est pas à moy qu'il se faut adresser touchant cela : c'est à cestuy cy pere de la fille que vostre fils ayme tant.

GERARD.

Comment, n'estes-vous pas donc son père ?

FREMIN.

Ie n'estoy que son pere putatif, car voicy son vray pere nouuellement arrivé en ceste ville. Nous uous conterons tantost comme il l'a recognuë.

GERARD.

Ho mon gentilhomme donc, ie vous prie.

BENARD.

Mon amy, ie sçay bien que vous me voulez dire et serois bien ingrat si ie ne vous faisois vne pareille honnesteté et courtoisie que m'a faicte ce bon Seigneur icy, qui m'a courtoisement accordé semblable requeste que la vostre, pensant encor que ma fille fust la sienne.

FREMIN.

Mais, sça'vous, Gerard, ce que nous disions à cest' heure ?

GERARD.

Quoy?

FREMIN.

Vous auez fait difficulté quelquefois de marier vostre fils à la nouuelle fille de cestuy-cy, à cause que ie ne pouuois pas bailler grand argent pour le mariage : or n'en faictes plus, puisque la fille a maintenant un autre pere trop plus riche que moy, luy qui est des plus grands citoyens de Mets.

GERARD.

Vrayement vous me grattez où il me demange. Ie ne demande pas mieux que ceste alliance soit faicte, pourueu qu'il en soit content.

BENARD.

Le plus content du monde.

FREMIN.

Il ne reste donc plus que d'aller appaiser Dame Iaqueline, et la faire certaine de tout

nostre complot, à fin qu'elle n'ait plus occasion de se mescontenter de vous.

GERARD.

Hau, Seigneur Fremin, voyla Philandre le maistre du guet, qui vient tant à point : ie suis seur qu'entendant tout cecy, il deliurera aysément vos gents.

FREMIN.

Vous sçauez qu'il est bien à nostre commandement, pour les plaisirs que nous luy auons faicts autrefois.

SCENE III.

PHILANDRE, maistre du guet, et les susdicts.

PHILANDRE.

IE ne sçay comment le sire Gerard, le Seigneur Fremin, et Dame Iaqueline entendent que ie tienne dans mon logis de leurs gents comme en prison : ie suis bien de leurs amys et leur voudrois faire plaisir auant que la chose allast plus auant.

FREMIN.

Monsieur, nous vous prions....

PHILANDRE.

Hà, voicy ceux que ie cherchois : et bien que voulez-vous dire de vos gents ?

FREMIN.

Nous vous prions, dis-ie, d'entrer s'il vous plaist avec nous dans ce logis de Dame Iaqueline pour entendre une chose bien merueilleuse : et puis après nous parlerons des prisonniers.

PHILANDRE.

Entron : mais vous sçauez ce que i'en pourrois faire par raison, car ie ne les puis tenir ainsi long temps en mon logis sans les bailler en main de iustice.

BENARD.

Entron doncques tous. Mais ie ne sçay où est allé ce pendart de mon vallet.

SCENE IIII.

GILLET, FELIX, FELIPPES, seruiteurs.

GILLET.

Fy de ceux qui espargnent des rentes. Mais que te semble de la garce que tu sçais ?

FELIX.

Elle me semble bonne bague, on met de pires pierres en œuure.

GILLET.

N'auons-nous pas fait vne vie de gentilshommes!

FELIX.

Quant est de moy ie me passeroy bien de Paradis si i'auoy tousiours à mener vne telle vie en ce monde, et remercie la fortune qui m'a fait aller (sans que i'y pensasse) en l'hostellerie ou vous estiez vous deux.

GILLET.

C'est Dieu qui t'a conduit si bien à propos, volontiers qu'il sçauoit bien que tu demandois tels gens que nous. Nous estions bien en train quand tu es suruenu, mais tu nous a remis en besongne. Tu n'en dis rien; qu'as-tu, Felippot, que tu es ainsi melancolicque?

FELIPPES.

I'ay peur que ce vin que i'ay beu ne m'entre trop auant dans la teste : il commence à me gaigner desia.

GILLET.

Mais, Felix, allon voir nostre vieil maistre, et luy dire qu'il est venu tout à point pour payer nostre escot.

FELIPPES.

Et moy que deuiendray-ie ! Mais quand i'y pense, ie voudroy bien sçauoir qu'est deuenu mon ieune maistre, et où il est maintenant. Hà voirement il ne me souvient plus qu'il est en prison : ie suis yure, ce croy-ie ! il est temps que ie pense à luy. Mais qui sont ceux qui sortent du logis de Dame Iaqueline ? Hau, i'entreuoye, ce me semble, mon vieil maistre. Que diable fait-il auec le maistre du guet de cette ville ? Me voudroit-il bien faire prendre par luy ? Il vaut mieux que ie m'en fuye.

SCENE V.

PHILANDRE, FREMIN, BENARD, GERARD, IAQVELINE.

PHILANDRE.

PVIS que Dieu par mystere, et par sa prouidence, a voulu permettre telle chose, il ne faut pas qu'il tienne à moy seul que tout ne vienne à bonne et ioyeuse fin.

FREMIN.

Monsieur, puisqu'il vous plaist nous les deliurer à pur et à plein, voulons-nous bien faire, à fin d'en auoir du passetemps?

PHILANDRE.

Comment?

FREMIN.

C'est que vous les faciez venir tous liez et garrotez sans les aduertir de rien, pour leur faire au moins belle peur, et pour voir la mine et contenance qu'ils feront.

PHILANDRE.

C'est bien dit : ie les vais faire venir presentement, car ce n'est qu'icy aupres qu'ils sont.

GERARD.

Allez. Vrayement nous pouuons bien dire de Philandre qu'il est seul entre les gens de iustice qui soit droit et rond : la plus part des autres sont auares, et par trop amateurs de leur profit particulier, qui pour une petite apparence de droit et de raison, font à pochetées vn million de petis proces, et les amoncellent.

FREMIN.

Maintenant ne sommes-nous pas tous contens?

BENARD.

O que ie suis aise de voir tels bons appointemens!

IAQVELINE.

De moy, ie suis seulement fachée du mauuais accueil que ie vous ay fait en vous disant iniures.

BENARD.

Hé Dame Iaqueline, ne pensez plus à cela, il n'y a celuy ny celle qui par iuste collere n'en fist bien autant.

FREMIN.

Mais sçauez-vous que ie vien de songer, et qu'il seroit bon que vous fissiez?

BENARD.

Dittes ie vous prie.

FREMIN.

Vous sçavez que ceste bonne Dame est femme de bien, honneste, et riche.

BENARD.

Ie n'en fais doute.

FREMIN.

Elle est seule, elle n'a personne qui ait regard et commandement sur elle. Elle est bonne mesnagere, bien logée, bien ameublée de ce qui luy faut. Elle n'a que débattre n'auec vn beau-fils, ne belle-fille, ne belle-sœur, ne cousins, ne cousines, ne parents du costé de feu son mary.

BENARD.

Que voulez-vous dire par cela ?

FREMIN.

Que de vous deux ne fissiez qu'vne bonne maison.

BENARD.

Comment ?

FREMIN.

Puis que le fils espouse la fille, ie dy que le pere espouse la mere.

BENARD.

Moi, que ie l'espouse

FREMIN.

Ouy, vous.

GERARD.

C'est par mon Dieu bien aduisé à Fremin.

BENARD.

Mais que dictes-vous ? me conseilleriez-vous bien vous autres, moy qui viens sur les soixante ans, que i'espouse vne qui n'en a gueres moins ?

GERARD.

Faictes cela si vous m'en croyez : vous serez bien logé avec elle, aussi bien n'auez-vous point encor de maison en ceste ville.

BENARD.

Que vous en semble, Dame Iacqueline ?

IACQVELINE.

Mais à vous ?

BENARD.

Ie m'en rapporte à vostre vouloir.

IACQVELINE.

Et moy au vostre.

BENARD.

I'en suis donc content de ma part.

IACQVELINE.

Et moy aussi de la mienne.

FREMIN.

Or Dieu soit loué donc de tout. Il nous faudra faire par ainsi trois nopces pour deux.

GERARD.

Hau, ne sont-ce pas icy nos gens qui viennent?

BENARD.

Ouy. Il nous faut faire bonne mine.

SCENE VI.

PHILADELPHE, EVVERTRE, CLAVDE, serviteur, PHILANDRE, FREMIN, GERARD, BENARD.

PHILADELPHE.

HELAS, nous veut-on desia faire mourir!

EVVERTRE.

Où nous mene t'on maintenant? pleust à Dieu iamais n'auoir esté né!

CLAVDE.

Ie pariray bien maintenant ma perte à quiconques voudra, chetif et miserable que ie suis!

PHILANDRE.

Il ne faut point crier auant qu'on vous escorche : on vous appreste bien d'autres ieus, et d'autres festes.

PHILADELFE.

Je voudrois estre mort desia : hé que dira mon pere mais qu'il sache cecy au lieu où il est si loing maintenant!

PHILANDRE.

Or songez à vous : voicy ceux qui vous doiuent iuger, et donner leur derniere sentence.

EVVERTRE.

Comment, nostre proces est-il desia fait?

PHILANDRE.

N'appellez point de ce qu'ils iugeront, si vous estes sages.

CLAVDE.

I'ay la mort entre les dents.

PHILANDRE.

Tenez, messieurs les Iuges, voicy des prisonniers que ie remetz entre vos mains, pour en estre fait ce que vous en ordonnerez. Sus sus mettez-vous à genous, et n'abaissez point tant les yeux comme vous faictes.

EVVERTRE.

O Dieu! est-ce là mon pere que ie voy! O terre, ouure-toy, et me cache.

CLAVDE.

Helas, voyla mon maistre, ie suis mort.

FREMIN.

Que regardez-vous tant cest homme icy, Philadelfe? il semble que vous l'ayez veu autrefois.

PHILADELFE.

Hé Dieu? seroit-ce bien là mon pere, qui est venu de Mets icy! Hà, làs! ie voudrois maintenant estre cent pieds sous terre.

FREMIN.

Il a honte, et desplaisance de son peché, qui est vn bon signe en luy.

BENARD.

Ie ne me sçaurois plus tenir, il faut que ie l'embrasse. O mon fils, mon amy!

FREMIN.

Mais voyez l'affection paternelle!

PHILADELFE.

Mon pere, ie vous prie de me pardonner la faute que i'ay commise, et ne me punir selon que i'ay offensé. I'aduouë auoir grandement failly.

EVVERTRE.

Mon pere, ie vous supplie me pardonner aussi.

BENARD.

Voire-mais, Philadelfe, outre l'offense que vous auez faitte auiourd'huy, vous ne dittes pas ce que vous auez fait à la fille de Dame Iaqueline.

PHILADELFE.

O Dieu sçait-on cela? Maintenant ie consens qu'on me punisse : ie ne veux plus qu'on me pardonne.

FREMIN.

Si ne serez vous pas punis selon que vous auez tous trois merité : premierement pour esclarcir le faict....

PHILANDRE.

Voicy vostre sentence.

FREMIN.

On vous aduertit, Philadelphe, que la fille que vous auez voulu enleuer par force est vostre propre sœur charnelle.

PHILADELFE.

Qui ! Fleurdelys est-elle ma sœur ?

FREMIN.

Ouy, on vous contera tantost comme on l'a recogneuë.

GERARD.

Secondement, vous Euuertre, on vous aduertit que vous espouserez ceste sœur que vous auez voulu rauir : par ce moyen ne soyez plus en discord, et viuez comme freres.

EVVERTRE.

Il ne tiendra pas à moy.

BENARD.

Tiercement, vous, Philadelfe, espouserez Restitue que voicy, qui se porte bien à ceste heure : c'est celle que vous auez tant aymée au commencement : car aussi bien i'espouseray sa mere.

PHILADELFE.

O que i'en suis ayse !

PHILANDRE.

Or voyla en quoy vous estes condamnez. Sus donc qu'ils soyent deliez.

PHILADELFE.

Est-il bien possible, qu'il soit vray ce qu'on nous dit et ce qu'on nous fait ! Song'ay-ie point !

EVVERTRE.

Ie ne puis quasi mettre foy à ce que ie voy de mes propres yeux. Pourrois-ie bien auoir tant de biens, de plaisirs, et de contentemens pour vn coup !

CLAVDE.

Quant à moy ie ne pense point que ce soit songe, puisque à veuë d'œil et à bon esciant on me deslie.

GERARD.

Or maintenant que ie voy mon fils en liberté, me voyla le plus content et satisfait du monde.

BENARD.

Et moy qui pensois venir demeurer icy sans y trouuer parent, ny amy, i'en ay Dieu mercy autant que si i'y fusse tousiours demeuré, quandie n'aurois que ceux qui sont icy presens.

FREMIN.

Et moy qui estois aussi estranger, suis-ie pas bien heureux d'auoir l'amitié et le support de vous autres !

PHILADELFE.

Mais comment tout cecy est-il aduenu ?

FREMIN.

Sus entron au logis, nous auons bien à vous en conter.

PHILADELFE.

Auant que d'entrer, ie vous prie, mon pere, de faire du bien pour l'amour de moy à Claude que voicy seruiteur à Fremin, car il m'a voulu faire beaucoup de plaisirs.

BENARD.

Ie ne l'oubliray pas, ne vous chaille. Or Seigneur Philandre, et vous tant qu'estes icy, ne faillez d'honorer par vostre presence les trois nopces.

PHILANDRE.

Aussi ne ferons-nous.

PHILADELFE.

A Dieu Messieurs : et faictes bruit des mains, en signe que nostre ieu vous a pleu.

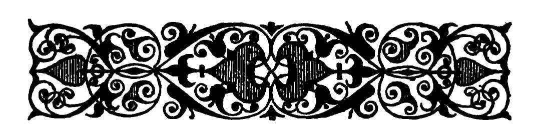


LE NEGROMANT

COMEDIE

DE M. LOVIS ARIOSTE

novvellement mise en françois
par Iehan de la Taille de Bondaroy.



LE NEGROMANT

COMEDIE

LE PROLOGVE

NE PENSEZ plus ouir chose impossible. Si on vous dit que les cailloux et les arbres de contrée en contrée suiuoyent Orfée, ne pensez point encor grand merueille. Si Phœbus et Amphion feirent monter les pierres l'une dessus l'autre, et enfermerent de murailles Thebes et la cité de Priam : puis que vous auvez veu au temps passé, que Ferrare auec ses maisons, ses palais, ses lieux privez, sacrez et publiques, estoit venuë toute entiere iusques à Rome, et que ce mesmes iour vous voyez Cremonne estre icy venue au milieu de l'hyuer, par vn chemin facheus et plein d'aspres montaignes : ne croyez ia ce qui l'a contrainte de venir, que ce soit pour se faire assoudre de quelques homicides, de veus, ou de telles choses, pour ce qu'elle n'en a point de besoin, et quand elle en auroit, elle auoit bonne esperance que le Pape libéral luy eust bien faict

enuoyer planière indulgence iusques à la maison. Mais seulement elle vient pour connoistre en presence, voir et contempler auec ses propres yeux ce que la celebre Renommée luy a porté de la bonté, de la rondeur, du courage, de la religion, de la sagesse, de la courtoisie, de l'inclyte splendeur et de la vertu de Léon dixieme. Et afin qu'elle n'aye à vous estre moins plaisante et aggreable que fut Ferrare, elle n'est pas venue sans une comedie toute nouuelle, laquelle veut estre nommée Le Negromant, et se iouera enhuy deuant vous. Or qu'il ne vous semble plus estre chose merueilleuse que Cremonne soit icy : et faites desia vostre compte que le Negromant de la Fable l'a faict porter par l'air aux diables. Mais quant bien encor ce seroit un miracle, tant y a que vous auez cette nouuelle Comedie du mesme auteur duquel Ferrare eut Les Svpposez. Mais s'il ne vous semble ouir le propre et accoustumé langage de son peuple, vous auez à penser que, passant par Boulongne, où il a estudié, il a ouy quelque mot qui lui a pleu, et l'a retint en sa memoire : depuis à Siene et à Firense et par toute la Thoscane, il s'est adonné à l'eloquence le plus qu'il a peu : mais en si bref terme il n'en a tant appris qu'il puisse du tout cacher la prononciation du Lombard. Or si vous oyez sa Comedie auec silence, il espere de vous donner matiere de rire, autant que vous donna Ferrare.

LES PERSONNES.

MARGVERITE.

AVRELIE, chambriere.

LA MERE D'EMILIE.

VNE FANTESQVE.

LIPPE.

CAMBIEN, MAXIME, ABONDE,	vieillards.

LE FIZICIEN, ou NEGROMANT.

CINTHIEN, CAMILLE,	jeunes hommes.

THEMOLE, NEBBIEN,	seruiteurs.

VN FACQVIN.



LE NEGROMANT

ACTE PREMIER.

SCENE Ire.

MARGVERITE et AVRELIE, chambriere.

MARGVERITE.

Depuis le iour qu'Emilie fut mariée (il y doit desormais auoir vn mois) ie n'ay jamais eu le loysir de l'aller uoir, sinon auiourd'huy : et pense qu'elle s'en deura fascher, car de sa grace elle n'auoit voysine qu'elle aymast plus tendrement que moy. Mais sa chambriere sort de la maison. Où s'en va Aurelie ?

AVRELIE.

Nulle part. Ie venois pour ce que ie pensois auoir entendu vn de ceux qui crient de l'herbe. Mais vous, Marguerite, où...?

MARGVERITE.

Ie m'en viens deuiser un peu auec nostre Emilie.

AVRELIE.

Deà si tu l'aymes, ne la vien point molester, ores qu'enfermée en sa chambre elle est toute melancolique auec sa mere.

MARGVERITE.

Que luy est-il aduenu ?

AVRELIE.

Ce que la pauvrette devoit moins craindre. Que mal aduienne à quiconque feit iamais ces espoussailles !

MARGVERITE.

Chacun les louoit au commencement pour estre vn des meilleurs partis qui fussent en ce quartier.

AVRELIE.

Marguerite m'amye, ils ne luy pouuoient donner pis.

MARGVERITE.

Si est-ce vn beau ieune homme.

AVRELIE.

Elle veut bien d'auantage.

MARGVERITE.

I'enten qu'il est bien riche.

AVRELIE.

Encores veut elle autre chose.

MARGVERITE.

Il doit estre mal gracieux. Mais qu'elle ne se tienne point et ne iouste trop fierement auec luy.

AVRELIE.

Deà ne crain point qu'ils ioustent : car la lance est epointée et foyble.

MARGVERITE.

Doncques ne fait-il pas son deuoir ?

AVRELIE.

Son deuoir?

MARGVERITE.

Ne le peut-il faire ?

AVRELIE.

La malheureuse est aussi vierge comme elle estoit deuant ses nopces.

MARGVERITE.

C'est par mon Dieu grand malheur.

AVRELIE.

C'est bien des plus grands malheurs que femme puisse rencontrer.

MARGVERITE.

Qu'elle ne s'en donne point tant de fascherie, ou il pourra bien.....

AVRELIE.

Quand le pourrat-il bien si en quinze, et vint, et trente iours, il ne l'a peu ?

MARGVERITE.

Ils s'en retrouuent, et sont aucuns qui ont esté quelques ans debiles, qui depuis se sont tournez si bien qu'ils le peuuent.

AVRELIE.

Les Dames doiuent elles attendre les ans à se repaistre ? Donc elle beante attendra-elle que le pain luy tombe dans la bouche ? Mieux eut esté se tenir oysiue en la maison de son pere que venir à son mary, si elle n'en auoit autre bien. Elle eut bien eu en sa maison à boire, à manger, à dormir, et semblables choses.

MARGVERITE.

Quelque maligne femme, auec laquelle il auroit premierement eu acointance, l'aura en ce point accoustré par enuie. Mais s'y a il des remedes à telles choses ?

AVRELIE.

On en a essayé, et s'en essayent encor assez, et tous reussissent en vain. Un qui vient pardeça, qu'ils appellent le Fizicien, promet de faire choses miraculeuses : mais on n'en a encore eu que fables, en sorte que ie doute qu'il n'y aye pis qu'ensorcellement et qu'il ne luy mancque... tu me peux bien entendre.

MARGVERITE.

C'eut bien esté pour le mieux qu'ils l'eussent donnée à Camille qui la feit tant de fois demander. Hé pourquoy luy refuserent-ils ? Pource que Cinthien est plus riche ?

AVRELIE.

Il y a peu de difference de biens entre eux : ains ils le firent pour ce qu'il y auoit tousiours eu fort estroite amitié des leur ieunesse entre les deux beau-peres. Ils s'en sont bien repentis : et si les choses qui sont passées pouuoient reuenir et estoient à refaire, on y besongneroit mieux à la seconde fois qu'on ne feit à la premiere.

MARGVERITE.

Puis qu'ainsi va, ie ne lui donneray point d'ennuy. A Dieu.

AVRELIE.

Va à la bonne heure : puis retourne dimanche, car tu la verras plus à son ayse.

SCÈNE II.

LIPPE et CAMBIEN, vieillards.

LIPPE.

Voicy la premiere rue qu'on trouue en tournant à main gauche, après qu'on a passé Sainct Estienne : et ce doit estre icy la maison de Maxime, aupres de laquelle se tient celuy que ie cherche ; et si bien ie considere, il demeure en ceste là, ou en ceste-cy. Possible que cestuy me le pourra bien enseigner. Mais ie le voy : ie le voy par Dieu : c'est celuy mesmes, sans autre, que ie cherche.

CAMBIEN.

N'est-ce pas icy Lippe?

LIPPE.

Cambien!

CAMBIEN.

Quand à Cremonne?

LIPPE.

O cher Cambien, que je vous voy volontiers!

CAMBIEN.

Ie le croy : et moy vous semblablement. Quelles bonnes affaires vous amenent ?

LIPPE.

Nostre Coppe m'enuoyoit cy, pour retirer quelques deniers que lui doyuent les heritiers de Neugoce du Dont.

CAMBIEN.

Quand arriuastes vous ?

LIPPE.

I'arriuay hier sur le vespre.

CAMBIEN.

Et bien que fait-on à Firense ?

LIPPE.

On y fait comme de coustume. Mais i'enten que vous vous estes fait Cremonnois de corps et d'ame et que vous n'auez plus cure de vostre païs, ayant icy pris femme, belle et ieune.

CAMBIEN.

C'ay, mon. Que vous en semble ? Elle estoit de quatorze ans quand je la pris, et n'y en a pas encor deux que ie l'ay.

LIPPE.

Vous devez bien estre outre les soixante,

CAMBIEN.

Ie ne pense pas les auoir attains.

LIPPE.

Ie sçay bien que vous venez à mon signe et que vous me passez. Soit, comme vous voudrez. Pour neant blasme-t-on la chose quand on ne peut faire qu'elle ne soit faite. Toutefois.....

CAMBIEN.

Suyuez : quoy ? «Toutefois» que voulez-vous dire ? Vous semble il que i'aye mal fait, ayant en cest aage besoing de repos ? Ie me suis acquis une fort riche possession.

LIPPE.

En au'ous si grand douaire ?

CAMBIEN

Le douaire est bien petit, mais le reuenu en est si grand et à moy si vtile que i'en ay vescu iusques icy, et en vivray tousiours commodement.

LIPPE.

Ie ne vous entens point.

CAMBIEN.

De quoy, c'est vne ieune fille gentille, gracieuse et belle, i'en ay vne si bonne rente en toute saison.

LIPPE.

Hà combien, mais l'honneur ! Ne sont-ce pas choses dont on deust auoir vergogne ?

CAMBIEN.

Combien pensez vous qu'il y en a en ce païs, qui tiennent des femmes plus pour l'vsage d'autruy que pour le leur propre ? Et mesmes de ceux qui vont bien vestus, et pense bien qu'ils n'en ont point de fascherie, ny de malayse. Or cecy se peut bien nommer Republique.

LIPPE.

Cambien, par cela que des vostre ieune aage i'ay connu de vous iusques à ce que vous partissiez de vostre païs, i'ay tousjours creu le contraire de ceste opinion. Ie n'eusse iamais estimé que la contagion des meschantes coustumes eut esté suffisante à vous corrompre si tost. Mais ie penserois plustost que pour rire, et non pour parler à bon esciant, vous faites semblant d'estre autre que vous n'estiez.

CAMBIEN.

Lippe, ie ne vous voudrois point cacher, et ne pourrois, chose que i'eusse en la pensée : ores, mon amitié estant enuers vous celle mesmes qui souloit estre, ie ne veus que l'absence de deux ans aye eu tant de force que la fiance

que i'auois en vous soit moindre en Cremonne qu'en Firense.

LIPPE.

Ie vous en remercie de bon cueur : et vous asseurez que vous aurez de moy la pareille : et quelque chose qu'en mon secret vous veuilliez deposer, faites-le seurement : car en tout lieu ie vous la garderay fidelement.

CAMBIEN.

Or escoutez.

LIPPE.

Dittes.

CAMBIEN.

Il est vray qu'en ceste maisonnette habite vne ieune fille que les voisyns croyent estre ma femme, et ne l'est pas : mais bien elle est femme d'vn noble iouuenceau cremonnois. Ores ie te diray par ordre pourquoy c'est qu'ils ont ceste opinion.

LIPPE.

Dy.

CAMBIEN.

Tu as connu Fatien, le mary de ma seur ?

LIPPE.

Si ie l'ay connu ? Quand il demouroit à Firense, nous soulions estre compaignons et vne mesme chose.

CAMBIEN.

Quand il partit de Firense, il vous en deuroit bien souuenir.

LIPPE.

Voire : ie croy qu'il n'y sçauroit auoir cinq ans.

CAMBIEN.

Il y en a bien neuf.

LIPPE.

Il peut estre. O Dieu, comme les ans vont viste !

CAMBIEN.

Luy venant icy, et sa femme, amenerent vne petite garse qu'ils auoient prise pour leur fille.

LIPPE.

I'ay souuenance de l'auoir veuë, et ay tousiours creu qu'elle estoit à eux.

CAMBIEN.

Non estoit : c'est la fille d'vne femme qui estoit venue iusques là de Calabre. Elle vint... mais le conte est long à raconter.

LIPPE.

Soit, à la bonne heure.

CAMBIEN.

Mais continuant mon propos, icy vint Fatien

auec ce qu'il auoit apporté de Firense et pour estre tousiours sur le trafic, car vous sçauez qu'il estoit homme de grand esprit.

LIPPE.

Ie n'en connus iamais de plus attentif au gain.

CAMBIEN.

Il s'acquesta ceste pauvre maison, et apres quelque autre bagage.

LIPPE.

Ie le croy, et possible feit il plus grand acquest de biens que de vie.

CAMBIEN.

Sans doute. Or escoutez.

LIPPE.

Dites.

CAMBIEN.

En ceste prochaine maison est vn ieune homme noble et honneste, nommé Cinthien, que ce Maxime a pris pour son fils, en intention, pour ce qu'il n'en a point d'autre, de le laisser son heritier. Or vers luy ce ieune fils a telle summission et obeissance que tu dois imagiginer que doyue auoir la personne qui s'attend d'auoir semblable heritage, quand ny par neu de sang, ny par obligation, ny par aucun res-

pect, mais seulement de franche volonté, il est poussé à luy faire si grand bien. Car luy voyant Lauinie (ainsi se nomme la fille) et puis parlant telle fois à elle, comme à sa voisine, il aduint qu'il s'enamoura d'elle outre mesure.

LIPPE.

Elle doit estre deuenue belle, par ce qu'on en peut iuger des qu'elle estoit petite.

CAMBIEN.

Elle a assez bonne apparence. Or escoutez. Cinthien commença premierement à la tenter auec prieres et offres d'argent à ce qu'elle luy feist part de sa personne. Elle luy respondit tousiours auecques prudence qu'elle n'estoit point pour estre sienne autrement que legitime espouse, et avecques le congé de ma seur Nanne, qu'elle nomme pour sa mere. Et le ieune homme eut fait cela, mais la reverence et plus encor la crainte qu'il a de Maxime le retenoit : car iceluy n'eut pas esté pour l'endurer. Toutefois si Nanne se fust accordée auecques luy, le mariage se fust des l'heure ensuiuy : mais elle voyoit qu'il n'estoit gueres proufitable de lui donner Lauinie, encourant l'offense et la malle grace de Maxime. La chose estoit prolongée : car elle ne vouloit pas esconduire Cinthien, ny luy oster toute esperance. En tant

Nanne m'ayant faict à sçauoir que Fatien estoit trespassé (ce fut tout en vn temps) et mandant que ie vinsse en ce quartier pour estre auec elle, la conseiller et conduire, et moy luy voulant satisfaire, comme est le deuoir, dès que ie fus arriué, ma seur me feit entendre ceste menée, et moy parlant plusieurs fois auec Cinthien, et connaissant qu'il aymoit autant qu'on peut aymer, ie ne voulus point laisser passer ceste occasion, et pris pour remede qu'il espouseroit Lauinie en secret, en presence de deux fideles tesmoings, et tout à vn temps que ie ferois sçavoir en public que ie m'estois cy transporté de Firense, seulement pour la prendre à femme, et que i'estois appelé de ma seur pour me faire ensemble iouissant du bien de Fatien, duquel elle et Lauinie estoient heritiers: ie prendroys le nom de mary, et du reste Cinthien iouyroit en cachette, iusques à ce que le vieillard Maxime leur donnast lieu. Ainsi pour venir à ses attentes Cinthien espousa en secret Lauinie, et en secret s'accompaignerent, et en public ie feis les actes des espoux.

LIPPE.

Quelle necessité estoit-il de feindre que ce fust ta femme ? Le ieune homme ne la pouuoit il auoir en secret sans cela ?

CAMBIEN.

Non, pour ce qu'estant grosse, ce qui peut aduenir de bref, on l'eut peu mal celer, et cela n'eut peu estre sans le blasme et l'infamie d'elle et de sa mere.

LIPPE.

Ie me tays.

CAMBIEN.

La pratique estoit bien succedée.

LIPPE.

Cest «estoit» me desplaist. Il y doit estre aduenu quelque cas desplaisant.

CAMBIEN.

Devinez le.

LIPPE.

C'est que le ieune homme à la fin a changé d'intention.

CAMBIEN.

Ce n'est pas cela : car il ayme Lauinie à l'accoustumée.

LIPPE.

Qu'est-ce donc ?

CAMBIEN.

Ie uous le diray. Il n'y a pas trois mois que Maxime ne sachant rien de ceste trame et

quelques siens amis procurerent qu'Abonde, riche citoyen de ceste terre, luy promit et donna la foy qu'une sienne fille qu'il auoit vnique seroit femme de Cinthien. Et les uieillards conduyrent ces fiançailles deuant que nous en eussions connoissance, et le prindrent si à l'impourueue qu'ils luy firent promettre espouser et le mesme iour la mener en sa maison, et le pauuret ne sçeut dire un seul mot, au contraire.

LIPPE.

Ainsi Lauinie estoit laissée et seroit ueuue uiuant son mary.

CAMBIEN.

Non, escoutez moy. Nous auons pris une uoye telle que, si la fortune n'est en tout contraire, nous menerons nostre nauire vn de ces iours en vn port asseuré.

LIPPE.

Dieu le veuille, et comment ?

CAMBIEN.

Cinthien iusques icy n'a il essayé ce que son espousée sçait faire et est ia pres d'un mois qu'il continue de coucher à par soy, et s'est feint impotent, et sera tousiours pour se feindre en ce point.

LIPPE.

Ie ne croy pas cela, car il est impossible : mais ie croyroy bien qu'il vous abuse.

CAMBIEN.

Il ne m'abuse point, non, soyez en certain : et ne vous sera point difficile à le croire, si vous en auez la connoissance et pratique. Ie vous le diray, car l'espousée l'a dit à la chambriere. De là la chambriere l'a rapporté à la mere, et la mere à Abonde, et Abonde s'en est depuis moult complaint auec Maxime : et luy qui ne voudroit pas dissoudre tel parentage, ny que Cinthien eust à perdre si bon party, s'en est allé trouuer ie ne sçay quel Astrologue ou Negromant, ou pour mieux dire vn qui est moult stilé en telles choses, et luy a promis donner vint florins s'il le deliure. Or voyez si i'en sçay ou non.

LIPPE.

Qu'esperez vous qu'il doyue succeder de ceste faincte ?

CAMBIEN.

Affin qu'apres que Cinthien aura esté en ceste continence deux mois, six, neuf ou dix, Abonde, estimant à la fin que le mal doyue estre perpetuel et incurable, retire sa fille en la maison et la donne aux autres, et si nous nous pouuons

deffaire de cecy, nous n'ayons depuis que douter. Bien seroit fol et auroit bien une chose sienne en hayne, qui parleroit plus de la donner à Cinthien qui a le nom d'indispost et debile.

LIPPE.

Le dessein est beau et peut succeder, pourueu que Cinthien soit ferme en ce qu'il a proposé.

CAMBIEN.

Ie n'ay pas peur qu'il se change.

LIPPE.

S'il poursuit, ie le loue pour le plus fidele et vertueux ieune homme dont i'aye iamais ouy parler. Or suis-ie bien ayse de vous auoir veu. Dieu soit propice à tous vos souhaits. Puis-ie faire chose qui vous plaise ?

CAMBIEN.

Que vous en veniez loger priuément avecques moy.

LIPPE.

Ie vous remercie : ie suis logé auec ceux du Som. I'ay affaire auec eux, et m'en puis mal despecher. A peine ay-ie eu le loysir de vous venir voir, et ores ils m'attendent.

CAMBIEN.

Ie m'en vas iusques là auecques vous.

LIPPE.

Si vous n'estes empesché, venez-y.

CAMBIEN.

Que voy-ie là ? c'est Maxime. Il a le Negromant auec soy, qui en toute maniere veut guerir Cinthien.

LIPPE.

L'issue en aduienne selon que le malade desire. Mais allon. Ie n'ay point de temps à perdre.

SCENE III.

LE FIZICIEN ou le Negromant, MAXIME, vieillard, NEBBIEN, seruiteur du Negromant.

FIZICIEN.

Avant que nous facions autre chose, ie veus, Maxime, faire ce que peu d'autres medecins voudroient faire, ou le voulant ne le pourroient.

MAXIME.

Que voulez-vous faire ?

FIZICIEN.

Ie veux voir, premier que la despense commence plus à croistre, si ce mal se peut guerir ou non : car le connoissant sans remede. ce que

ie ne veus toutefois presupposer, plus d'honneur ce me sera, et à vous plus de proufit, si ie le vous fais clairement entendre.

MAXIME.

N'ayez doute de ne le guerir. Employez-vous seulement auec bon courage à sa guerison. C'est quelque malie (1) q'un homme ou femme luy a fait par enuie, et laquelle vous sera facile à dissoudre.

FIZICIEN.

I'espere qu'il ne doyue estre ainsi : mais aussi ce pourroit estre l'œuure de quelqu'un bien entendu en tels charmes, en sorte que la medecine en sera longue ou impossible.

MAXIME.

Ie ne veux pas croire que ce soit vn si meschant charme.

FIZICIEN.

Si ainsi estoit ?

MAXIME.

Si ainsi fust, pacience.

(1) Malie, nom italien, duquel mesmes vse le Rommant de la Rose, signifie ensorcellements (*Note de l'auteur*). — Un texte cité par Ducange montre bien que ce mot était passé dans la pratique : « Incantationes quas vulgo Malias appellant. » (Mirac. S. Joh. Gualberti t. III.)

FIZICIEN.

Si cela estoit ainsi, ne vaudroit-il pas mieux le sçauoir auant que les despens augmentassent plus?

MAXIME.

Ouy.

FIZICIEN.

Partant ie veux mettre vn esprit en un corps mort qui auec voix intelligible me die la cause de l'indisposition de vostre Cinthien. Ie vous sçauray depuis bien promettre ou de le guerir, ou vous oster d'esperance.

MAXIME.

Faites comme vous l'entendrez.

FIZICIEN.

Si i'auois a point un veau, mais qu'il fust de lait et gras, car il m'en faut faire vn sacrifice, ceste mesme nuit ie feroy la bezongne.

NEBBIEN.

Mon maistre en veut faire un festin à quelques siens disciples.

MAXIME.

Donnez moy terme.

FIZICIEN.

Pourueu qu'il soit un peu noir, il me suffit,

NEBBIEN.

Ie m'attens bien encor de m'en oindre le museau.

MAXIME.

I'enuoiray à mon bestail et feray choisir le meilleur qu'y soit.

FIZICIEN.

Qu'en la teste, et aux espaulles, ou en quelques autres parties, il soit noir et fort bon.

NEBBIEN.

Quand il seroit plus blanc que neige, il luy plaira, moyennant qu'il soit de lait et tendre.

MAXIME.

Vous l'aurez à ce soir.

FIZICIEN.

I'en feray le sacrifice ceste nuit.

NEBBIEN.

A Sainct Godence.

FIZICIEN.

Or où pourrons-nous trouuer vne aube neuue qui n'aye iamais serui ?

MAXIME.

Ie ne sçay.

FIZICIEN.

Nous la ferons de vingt braces de toile, mais bien deliée et fort blanche.

NEBBIEN.

Il a besoing de chemise !

FIZICIEN.

Pour les fanons, et pour l'estole, et pour orner l'aube et l'amict, il faut deux aunes de drap noir.

NEBBIEN.

Son saye est usé : il en faut un neuf.

FIZICIEN.

Ah, i'auois quasi oublié le pentacle (1).

MAXIME.

I'ay assez de pentoles à la maison (2).

FIZICIEN.

Ie ne dy pas pentole, mais pentacle.

NEBBIEN.

Il seme le terroy pour faire naistre des chausses.

MAXIME.

Ie verray si i'en pourray emprunter de quelqu'un qui en aye.

(1) *Pentacolo*, talisman.
(2) Pentoles c'est à dire pots. *(Note de l'auteur.)* — *Pentola.*

FIZICIEN.

Telles choses ne se prestent pas aizément.

MAXIME.

Comment doncques en aurons-nous ?

FIZICIEN.

Iepense à ce que nous ferons. Ha voirement il m'en souuient, ie croy qu'il n'y a pas encor dix iours qu'un prestre me vint trouuer qui m'en voulut vendre vn à pris raisonnable. Il ne fut iamais achepté à moins de six florins, mais il le laisseroit pour quinze liures imperialles (1).

NEBBIEN.

Il en fera naistre non-seullement des chausses, mais le bonnet, iusqu'aux pantoufles.

MAXIME.

Ces pennaches la se vendent-ils tant ?

FIZICIEN.

Ie ne dy pas pennaches (2), mais pentacles.

MAXIME.

Qu'ay-ie affaire du nom ? Ie regarde à ce qu'ils coustent.

(1) Le florin vaut xxv solz, et la liure imperialle vaut la brelingue françoise, asçauoir viij solz. (*Note de l'auteur*).

(2) *Pennacchio*, panache, plumet.

FIZICIEN.

Si ie puis faire qu'il vous le donne pour cent solz, fermez seulement les yeux et le achetez, ie vous en feray bien tousiours auoir quatre francz et demy : et quant est de la toile et de tout le reste, vous en tirerez tousiours vos deniers auec peu de perte.

MAXIME.

Faut-il autre chose ?

FIZICIEN.

Ie ne vous demanderay plus rien pour ceste heure. Il est vray que i'aurois encor besoing de deux grands flaccons de fin argent, mais vous les pourrez bien auoir par emprunt.

NEBBIEN.

Il en fera reussir autre chose que le saye et les chausses.

MAXIME.

I'en ay en la maison sans en chercher ailleurs. Me faut-il plus rien à pourvoir ?

FIZICIEN.

Il faut icy et des cierges, et des chandelles, et mainte sorte d'herbes, et diuerses gommes pour les perfuns, si que le tout coustera quinze

ou seize carlins (1). Auisez à les acheter, ou bien baillez-moy les deniers et le chariage.

NEBBIEN.

La sansue est à la peau et ne s'en voudra leuer tant qu'il y aura sang à sucer.

MAXIME.

Allon vn peu à la maison. Ie me delibere que ny par diligence ny par despense à moy ne tiendra que ie puisse auiourd'huy sçavoir au vray si cestuy doit estre guery.

FIZICIEN.

Or allez et mettez en ordre ce que ie vous ay dit, et retournez icy viste.

MAXIME.

Allez leans, car ie voy icy venir Cinthien, a qui ie veux parler sans tesmoins.

SCENE IIII.

CINTHIEN, ieune homme, MAXIME.

CINTHIEN.

Monsieur.

(1) Le carlin vaut iij sols (*Note de l'auteur*).

MAXIME.

Escoute vn peu, ie te veux dire ce que plusieurs fois i'ay eu en fantazie et ay eu iusques icy, me defiant de mon penser. Or puis que ie te voy venir tout à temps, ie te le veux encor dire : la pratique que tu as auec nostre voisin Cambien ne me semble moult bonne ne louable : mal conuiennent ensemble les vieux et les ieunes.

CINTHIEN.

Monsieur, ceste parole est contraire à ce que vous me souliez dire que les ieunes apprennent tousiours en pratiquant auec les vieux.

MAXIME.

Mal peut-on apprendre où le disciple est plus sçauant que le maistre.

CINTHIEN.

Faites que i'entende ce que vous voulez dire.

MAXIME.

Si tu ne l'entens ie te le diray en lettres d'Apoticaire. Il me semble mal conuenable qu'vn vieillard aye auecques toy si priuée familiarité, lequel a si belle et ieune femme, que mesmes tu trafiques en sa maison soit qu'il y soit ou n'y soit pas. Tu sçais que par le passé que tu es-

tois deslié du lien de mariage, ie t'ay laissé viure à ta poste et ne me donnois fascherie que le voizin eust infamie par toy, car luy n'ayant gueres soin de son honneur, beaucoup moins m'en doi-ie soucier, mais ores que tu as femme à ton costé et que les parens d'icelle se sont plaints à moy de telle pratique...

CINTHIEN.

Ce n'est point par male intention si ie hante en ceste maison et n'y a aucun peché entre moy et ceste ieune fille, ainsi Dieu m'en soit tesmoin : mais qui peut refraindre les langues medisantes qu'ils ne babillent à leur plaisir ?

MAXIME.

Quand ce seroyent menteries, qu'y fais-tu ? Quelle accointance as-tu auec eux ?

CINTHIEN.

Non autre qu'amitié bonne et honneste. Mais en quelle maison voiez-vous des Dames qui ayent quelque grace ou beauté qu'il n'y voisent tousiours des gentilshommes les courtiser, soit que les marits y soient ou non ?

MAXIME.

L'vsage en est à louer. Cecy n'estoit pas accoustumé de mon temps.

— CXXXIX —

CINTHIEN.

Les iouuenceaus en vostre temps deuoyent auoir plus de malice qu'ils n'ont de nostre âge.

MAXIME.

Non pas, mais les vieillars estoyent plus accors. Ie m'ebahy qu'à present les hommes ne sont gras comme tourtres.

CINTHIEN.

Pourquoy ?

MAXIME.

Pource qu'ils ont tous si bon estomac.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CINTHIEN, THEMOLE, son seruiteur.

CINTHIEN.

THEMOLE, que te semble de ce Fizician ou Negromant, ou que ce soit ?

THEMOLE.

Monsieur, il me semble vn renard plein de finesse.

CINTHIEN.

Vn renard n'est si caut.

THEMOLE.

Que sçait-il dauantage ?

CINTHIEN.

Ie te puis dire qu'en tout il est tres docte à fait. Il sçait de l'art Magique ce qu'on peut sçauoir, et croy que tout le monde n'a pas son pareil.

THEMOLE.

Qu'en sçavez-vous ?

CINTHIEN.

Son vallet m'en a dit choses estranges et emerueillables.

THEMOLE.

Deà Cinthien, que Dieu vous aide, faites en encor part à moy.

CINTHIEN.

Il me dit qu'à sa poste il faisoit illuminer la nuit et obscurcir le iour.

THEMOLE.

Si i'allume une lampe la nuit, et si de iour ie clos les fenestres.

CINTHIEN.

Beste que tu es, ie te dy qu'il estaint le soleil par tout le monde et fait la nuit par tout reluysante.

THEMOLE.

Ceux qui ont des oliues et des mouches à miel luy deuroyent donner salaire.

CINTHIEN.

Pourquoy ?

THEMOLE.

Pour ce qu'il peut diminuer ou croistre le pris quand il luy plait à la cire et à l'huile. Sçait-il faire autre chose ?

CINTHIEN.

Il fait mouuoir la terre quand il veut.

THEMOLE.

Ie la remeus telle fois moy mesmes, si ie mets vn pot au feu, ou si ie l'en oste.

CINTHIEN.

Tu te railles donc, et te semble ouir des bourdes. Que dirois-tu de ce qu'il va inuisible quand il veut?

THEMOLE.

L'auez-vous veu aller ?

CINTHIEN.

Sot que tu es, comment se peut-il voir s'il va inuisible?

THEMOLE.

Que sçait-il faire encor ?

CINTHIEN.

Il fait transformer, quand bon luy semble, des femmes et des hommes en diuers animaux, et volans, et marchans à quatre pieds.

THEMOLE.

Cela se voit faire tous les iours, et n'est pas vn miracle.

CINTHIEN.

Où se voit-il faire ?

THEMOLE.

En nostre peuple, il se fait en toute cité d'Italie.

CINTHIEN.

Et comment?

THEMOLE.

N'auez-vous pas veu qu'un qui est mis sur la victoire, ou soit controlleur des gabelles, ou iuge, ou notaire, ou soudoyeur des gendarmes, laisse incontinent toute forme humaine et prent celle d'vn loup, d'vn renard ou d'vn milan?

CINTHIEN.

Il est vray.

THEMOLE.

Et quand quelqu'un de bas degré vient estre conseiller et secretaire ou qu'il aye l'office de commander aux autres, n'est-il pas vray qu'il deuient vn asne?

CINTHIEN.

Tres-vray.

THEMOLE.

Ie ne dy mot de beaucoup qui deuiennent boucs.

CINTHIEN.

Tu as vne meschante langue, Themole.

THEMOLE.

C'est vne meschante langue que celle qui dit des songes et follies pour choses vrayes.

CINTHIEN.

Tu ne veux doncques pas croire que cestuicy face telles experiences ?

THEMOLE.

Ainçois ie veux croire qu'il en fait de plus grandes quand auec simples paroles, sans en demonstrer le moindre effet, il peut arracher des mains de vostre vieillard tres avare ores des deniers, ores des biens, quelle aûtre chose peut estre plus emerueillable que ceste cy !

CINTHIEN.

Tu ne fais que causer et ne respons point à propos.

THEMOLE.

Parlez moy de choses vrayes, ou pour le moins qui se peuuent croire, et ie vous respondray comme il conuient.

CINTHIEN.

Dy moy cecy : crois-tu que cestuy soit grand maistre de magie?

THEMOLE.

Qu'il soit magicien, et excellent, ie le puis

croire : mais que les miracles que vous me dittes se puissent faire par art magique, ie ne le croiray point.

CINTHIEN.

La petite experience que tu as dù monde en est cause. Dy moy, crois-tu qu'vn magicien puisse faire choses miraculeuses ?

THEMOLE.

Ouy bien, mais non pas qu'il face l'homme invisible, ou qu'il le face transformer en beste et telles choses qu'à peine les petis enfants croyroient.

CINTHIEN.

Tu es opiniatre en ton ignorance. Tu me confesseras au moins que les esprits se peuuent coniurer tant qu'ils respondent à ce qu'on cherche entendre d'eux.

THEMOLE.

A dire vray, i'en croy bien peu de ma part, quant à ces esprits : mais les grands personnages et princes et prelats qui vous croyent font que ie vous croye aussi.

CINTHIEN.

Or, m'accordant cela, tu me peus aussi accorder que ie suis le plus malheureux et infortuné qui se treuve auiourd'huy au monde.

13

THEMOLE.

Comment ? poursuivez.

CINTHIEN.

Si cestuy vient à coniurer les esprits, ne sçaura-t-il pas que ie ne suis malade ny debile comme ie me feins ? et la cause qui me le fait feindre ? Ne sçaurat-il pas encor que par ce moyen ie tasche d'oster de moy la fille d'Abonde et que Lauinie est ma femme ? et le sachant, et le raportant à mon vieillard, à quels termes suis-ie ?

THEMOLE.

Certes tres mauuais. Voulez-vous que ie vous declaire vne chose que i'ay en la teste, qui vous sera peut estre vtile ?

CINTHIEN.

Di.

THEMOLE.

A mon aduis, que cestuy est moult conuoyteux de gaingner.

CINTHIEN.

Ie suis de mesme aduis encor. Eh bien ?

THEMOLE.

Vous deuez donc estre certain qu'il se prendra plus volontiers à quarante qu'à vingt.

CINTHIEN.

Ie le croy bien.

THEMOLE.

Le vieillard luy a promis vint escus s'il vous deliure, possible en contant les frais.

CINTHIEN.

Suy.

THEMOLE.

Allez et le retrouuez, et luy faites entendre toute vostre pensée, ensemble luy faisant vn offre magnanime de quarante florins, et qu'il face tant que ce mariage se deslie.

CINTHIEN.

Mais de qui trouueray-ie quarante liures en ce temps, tant s'en faut que nous eussions des florins?

THEMOLE.

Parlez en avec vostre Nanne et avec Cambien, qu'ils en trouuent.

CINTHIEN.

Ils n'ont pas plus de moyen que nous.

THEMOLE.

A fin que cest effet s'ensuyve qui seroit plus utile à elle qu'à vous, ie me fay fort qu'ils mettront plutost en vente leurs lits, leurs meubles, et tout ce qu'ils ont en la maison où ils se tiennent.

CINTHIEN.

Ce que tu dis ne me desplaist point. Or voy si Cambien est icy, car ie me veus conseiller auec luy, et premier que ie n'aye entendu son advis ie n'en veux dire un seul mot au Negromant ny à autres. Est-il à la maison?

THEMOLE.

Ils disent qu'il n'y est pas et qu'il est allé au marché.

CINTHIEN.

Est-il allé au marché? Allon-le trouuer là.

THEMOLE.

Est-ce pas là le galland qui vous a raconté les miracles du Negromant?

CINTHIEN.

C'est luy-mesmes.

THEMOLE.

O Dieu, comme ce doit bien estre vn menteur.

CINTHIEN.

Ie ne le iuge pas tel, mais bien ie t'ay reputé et te repute incredule.

THEMOLE.

Ne laisson pas d'aller. Ce n'est pas vn article pour lequel ie soy tenu heretique, si ie n'y croy.

SCÈNE II.

NEBBIEN, seul.

Pour certain c'est vne grande confiance par maistre Lachelin a en soy-mesmes, qu'à peine sçahant lire et escrire, il fait profession de philosophe, d'archmiste, de medecin, d'astrologue, de magicien, de coniureur d'esprits : et sçait de ses sciences et de toutes les autres, quoy qu'il se face nommer le Fizicien, ce que sçait l'asne et beuf à sonner les orgues : mais, auec vn visage plus immobile que marbre, il deçoit et ment et sans autre industrie il enuelope la teste aux hommes. Ainsi il iouit et me fait iouir des biens d'autruy, en aydant à la follie, de laquelle le monde a si grande abondance. Nous allons comme sangliers de païs en païs, et par tout où il passe les traces de luy demeurent tousiours comme de la limace ou, par plus semblable comparaison, comme du feu ou du tonnerre. En sorte que de terre en terre pour se cacher il change de nom et se fait d'autre païs : or il se nomme Pierre, ores Isan, or de Grece, or d'Egypte, or d'autre païs il se faint. Il est vrayement Iuif, et de la race de ceux qui furent chassez de Castille. On seroit long à conter combien de gentils hommes,

d'artisans, de dames et d'autres hommes il a affrontez et pillez : combien il a appauury de maisons, combien il en a souillées d'adulteres, ores montrant de vouloir faire engrossir les femmes steriles, ores d'estaindre les soupçons, ores les debats qui naissent entre les marits et les femmes. Maintenant il a empieté ce gentilhomme et le becquetera mieus qu'oncques esperuier feit passereau.

SCENE III.

LE FIZICIEN, NEBBIE.

FIZICIEN.

Ie pourvoiray bien à tout : laissez m'en seulement le soing.

NEBBIE.

Ouy par Dieu, laissez-luy en le soing, il ne vous pouvoit mieux arriver.

FIZICIEN.

Ho es-tu icy ? Ie te vouloy tout à poinct, Nebbie.

NEBBIE.

Vous en voudriez plustot vn autre semblable à cestuy qui est là sus en la maison, car vous pouvez auoir peu de proufit de moy.

FIZICIEN.

I'en voudroy plutost de semblables à ceux qui sortent dehors auecques moy, voy que tu n'as pas bien rencontré.

NEBBIE.

Comment diable auez vous fait?

FIZICIEN.

Ie vais pour acheter le pentacle, les cierges et les gommes pour les encensemens.

NEBBIE.

Ie veux que tu acheptes.

FIZICIEN.

Allon leuer la toile et le drap à la boutique, i'ay eu le breuet : ie veux qu'ils apportent le veau iusqu'à ma maison.

NEBBIE.

Ie voudroy que vous eussiez les deux flaccons d'argent qui montent plus.

FIZICIEN.

Ie les atten à ce soir. Ie croy qu'il me les fera consigner comme homme bien auisé auec escris et tesmoignages.

NEBBIE.

Voulez-vous faire à mon sens ? dès que vous les aurez, prenez la voye de Venise.

FIZICIEN.

Veux-tu que ie deloge auec si peu de butin? Crois-tu que ie n'aye plus d'vne traffique en ceste terre, pleine de suc plus que Rome de fraudes et malices? Que si ie m'en pars ie puis dire que ie pers cent ducats aussi bien que si à mon escient ie les alloy ietter au plus profond de la mer.

NEBBIE.

Quelle autre bonne viande, hors Maxime, auez-vous, que vous puissiez grignoter?

FIZICIEN.

Ie te le diray. Connois-tu Camille, un certain iouuenceau petit brunet ?

NEBBIE.

Ie le deurois bien connoistre, tant ie le voy souvent auec vous.

FIZICIEN.

Camille est si amoureux de la femme de Cinthien qu'il en est quasi fol, bien qu'il feit luy-mesmes deuant qu'ils la baillassent à Cinthien tout ce qu'il estoit possible de faire : or ayant notice de ceste debilité et impotence de celuy qui l'a espousée, lequel ne peut faire entrer son soc dans la terre, il a pris nouveau courage et

esperance que elle reviendra à luy. Voulant doncques reduire ceste possession à soy pour la labourer, il s'en est venu à moi luy ayant esté dit que i'avois entrepris de redresser le manche de la charruë. De prime arrivée il me meit deux escus en la main : de la me racontant son amour, il m'a supplié en pleurant que ie voulusse proceder en sorte à la cure de Cinthien qu'il en demoure plus impotent et debile en ce qu'il est, et tellement qu'il ne puisse iamais connoistre Emilie charnellement. En fin il m'a promis trente florins si ie faisois desnouer l'alliance.

NEBBIE.

L'offre est belle et tu y dois entendre que bien tost tu le die au pere et beau-pere.

FIZICIEN.

Deà enseigne moy autre chose que de moucher les bourses, car c'est mon premier apprentissage. Il y a aucuns animaux desquelz vous n'auez autre proufit que de les manger, comme le porc : autres sont qui en te seruant te donnent du fruit tous les iours, et quand ils n'en peuvent plus donner tu les devores, comme est la vache et la brebis : il y en a d'autres encor qui vivans t'apportent beaucoup de gain, et quand ils sont morts ils ne vallent plus rien, comme le cheval, le chien et l'asne.

Semblablement on trouve entre les hommes grandes differences : aucuns qui en passant, ou en navire, ou en hostellerie, te viennent entre les mains, si que tu ne les as plus à reuoir, ton deuoir est de les despouiller et derobber sur l'heure. Il y en a d'autres, comme tauerniers et artisans qui ont tousiours quelque carlin ou quelque Iulles (1) en la bourse, mais ils n'ont iamais beaucoup : à ceux-la c'est vn tres bon conseil, oster souuent et peu à la fois. Si ie voulois, ie leur osterois la peau, mais, il y a peu de gain en une seule fois et perdrois ce que quasi tous les iours ie pourrois auoir. Il y en a d'autres aux villes qui sont aisez de possessions, de logis et de biens meubles, lesquelz nous deuons garder pour mordre et non pour manger, tant qu'il y aura à sucer, or trois florins, or cinq, or dix, ou douze, mais, quand ils veullent changer païs, tond-les iusques sus le visaige ou les escorche. En ceste troisieme bande ie metz Maxime et Camille, lesquels auec promesses et fables ie meine et meneray au long. Cependant ie pouruoiray qu'ils ne se seichent point de laict : et puis vn iour prenant ma commodité que ie les retrouue gras et en bon

(1) *Giulio*, c'est une piece vallant iiij sols (*Note de l'auteur.*)

poinct, ie leur osteray la peau et la mangerons. Or à fin que Camille m'aye à rendre plus de lait, ie le pais d'herbes et de fueilles tendres d'esperance, luy promettant d'enflamber tellement Emilie de son amour que vueillent ou non vueillent ses parens, aussi tost qu'elle lairra Cinthien; ne se voudra conioindre à autre homme qu'à luy : et luy ay donné à entendre que i'avois desia si bien fait en cecy qu'elle se destruit de son amour, et de sa part ie luy ay fait des fausses lettres et ambassades.

NEBBIE.

Avez-vous tant mis à me dire ceste pratique?

FIZICIEN.

Et de sa part ie luy ay encor apportez certains petits dons qu'il a pour tres aggreables.

NEBBIE.

Ces dons ressemblent aux salades que les moynes envoyent pour auoir des tourtes.

FIZICIEN.

Ie puis bien croire que si ie veus despendre un soul i'en retireray à l'encontre un ducat. Ce matin il m'a donné vn beau rubis que ie luy donnasse en contre change.

NEBBIE.

Luy donnerez vous ?

FIZICIEN.

Si tu me le conseilles ie le feray.

NEBBIE.

Non, par Dieu.

FIZICIEN.

Le voicy.

NEBBIE.

Ie l'ay veu.

FIZICIEN.

Fay seulement, pren le gand, et fay semblant de n'auoir point les sonnettes.

NEBBIE.

Ie ne diray mot.

SCENE IIII.

LE FIZICIEN, CAMILLE, ieune homme, NEBBIE.

FIZICIEN.

Ov va ce ieune amoureux, le plus heureux de tous les amans ?

CAMILLE.

Ie vien à reuerer le plus puissant de tous les Magiciens et m'encliner à l'idole à qui mes veus, offrandes et sacrifices sont destinez : car vous estes ma bonne fortune, mon salut et mon ame.

FIZICIEN.

Laissez à part telles paroles et vous seruez de moy, car vous me pouuez despendre à vostre plaisir.

CAMILLE.

I'en suis certain, et vous en ren graces eternelles. Mais dites-moy comme se trouue ma tres chere et tres douce...

FIZICIEN.

Attendez... Va-t-en, hé, recule toy d'aupres de nous.

NEBBIE.

Cestui-cy surpasse tous les hommes à estre secret. O le bon aduis !

FIZICIEN.

Telles choses ne se doiuent iamais dire deuant les seruiteurs qui rapportent tousiours ce qu'ils sçauent.

CAMILLE.

Ie ne m'en auisoy pas. Mais que fait ma belle et douce Emilie ?

FIZICIEN.

Elle brulle toute de vostre amour, si que ie doute, si i'attens trop longuement à la mettre entre vos bras...

CAMILLE.

O Dieu !

FIZICIEN.

... que ie ne la voye fondre, comme la cire qu'on approche du feu ou du soleil.

CAMILLE.

Las, ne la laissez donc pas destruire par moy, et moy mourir apres par douleur. Hastez ce que vous auez à faire : car vous disans librement qu'il n'est pas possible que Cinthien puisse iamais rien auec elle, ie me ren seur que son pere, de grace, me la baillera.

FIZICIEN.

Elle me fait elle mesmes ces prieres, mais vous qui aymez et vous laissez regir à vostre appetit, ce vous est assez qu'on le puisse faire aisément, pource que vous n'auez autre esgard qu'à vostre desir. Si ie disois à Maxime que l'infirmité fust incurable et que ie ne luy feisse aucun remede, ne luy donnerois-ie pas indice, ains signe tres euident de tromperie ?

CAMILLE.

Ie me veux tousiours remettre à vostre aduis.

FIZICIEN.

Au moins estes vous plus traittable qu'elle.

CAMILLE.

N'en fait-elle pas ainsi ?

FIZICIEN.

Ainsi ? Elle est si en colere qu'elle ne me veut point escouter : elle se plaint et me dit que ie prolonge ceste chose à mon escient.

CAMILLE.

Iamais ie ne diray que toute chose ne vous soit possible, veu qu'en si peu de temps vous auez peu embrazer ceste cy de moy, de laquelle depuis cinq ans que ie l'ayme et sers continuellement ie n'ay iamais peu auoir le moindre signe d'estre en sa grace.

FIZICIEN.

O si ie vous faisois voir unes lettres qu'elle vous escrit ?

CAMILLE.

Que tardez vous à me la bailler ?

FIZICIEN.

La voulez vous auoir à ceste heure ?

CAMILLE.

Ie vous en supplie.

FIZICIEN.

De celles mains plus blanches que lait et que

neige, est sortie ceste lettre, premierement elle vient de la poitrine d'allebatre et d'iuoyre, où entre deux suauissimes et odorantes pommes elle gisoit.

CAMILLE.

Doncques ce bienheureux papier vient il du beau sein de ma douce Emilie ?

FIZICIEN.

Sa belle main l'en tira pour me le bailler

CAMILLE.

O papier fortuné ! ô lettre heureuse ! Combien la fortune t'est prospere ! Combien d'enuies en deuroient auoir les autres papiers, desquels se font libelles et cedules en ces grossiers seruices, comme citations, enquestes, instrumens, proces, et mil autres exploits des larrons de notaires, par lesquels en pleine place ils derobbent librement les pauures gens. O lin heureux et finalement plus honorable de quoy tu es fragile papier, et que iamais tu ne fus toyle, quand encor tu eusses esté la robbe de quelque prince que ce soit, puis que ma tres-douce maistresse a daigné d'escrire en toy sa pensée. Mais que tarde-ie de t'ouurir et entendre combien tu m'apportes de liesse, de ioye, de salut, de bien, de vie ?

FIZICIEN.

Arrestez-vous. Voulez-vous faire comme ie vous diray ?

CAMILLE.

Quoy ?

FIZICIEN.

Allez, et la lisez en vostre maison.

CAMILLE.

Pourquoy non icy ?

FIZICIEN.

Ie doute qu'ayant fait tant d'exclamations et de ceremonies à vne carte close et muette, qu'aussi tost que vous l'ouurirez et verrez les caracteres imprimez de celle main d'iuoyre et les paroles si soueués qui procedent de son cueur tres ardent, qu'vn euanouissement par douceur vous saisisse tel que vous tombiez à terre, ou que d'allegresse vous faciez un si grand cry que les voisins en accourent tout autour.

CAMILLE.

Non feray, non, laissez me la lire.

FIZICIEN.

Non feray, allez la lire en vostre maison, et si vous veux bien conseiller qu'auant que vous la lisiez vous vous faciez lier à quelque pierre que vous ne vous puissiez delier.

CAMILLE.

Craignez-vous que i'en deuienne fol ?

FIZICIEN.

Ie crain voirement que la ioye ne vous esleue, si que vous passiez l'air et alliez au ciel, et que nous vous ayons à perdre. Clouez la (1). Voyez la mere d'Emilie qui sort de là. Si vous m'aymez, allez la lire ailleurs.

CAMILLE.

Ie m'en vas voler en haste à la maison, et là pas ne me troublera.

FIZICIEN.

Nous pour le drap et pour la soye, nous irons en la boutique.

SCÈNE V.

LA MERE D'EMILIE, VNE FANTESQUE.

LA MERE.

Courage, ma fille : car les sages dames trouuent remede à toute chose fors qu'à la mort. Or demourez auecques Dieu. Há, miseres humaines, à combien d'estranges cas est subiette nostre vie !

(1) *Clouer*, vieille forme du verbe *Clore*, enfermer, cacher.

LA FANTESQVE.

En foy de Dieu, qu'on ne deuroit point prendre les marits sans les essayer.

LA MERE.

Hà beste !

LA FANTESQVE.

Quoy, beste? Ie dis la verité. Vous n'achetez chose sans la regarder dedans et dehors plusieurs fois, en sorte que si vous employez vn denier en vn simple fagot, vous le tournez des mains plus de dix fois à le voir et regarder : et les hommes, dont on a tant de besoing, se prennent aueuglettes.

LA MERE.

Ie crois que tu sois yure.

LA FANTESQVE.

Ainçois, ie ne le fus oncq : et connois vne sage mienne voisine qui tint vn ieune homme en son lit toute nuit, plus de treize mois, et en feit toute preuve au possible, et quand elle l'eut trouué ydoine à tel mestier, elle le donna pour mary à sa fille, qu'elle avoit vnique.

LA MERE.

Tay toy, vilaine, as tu point de honte?

LA FANTESQVE.

Doy-ie donc estre honteuse à vous dire la verité ? Que s'il n'a fait encor telle experience de vostre fille, laissez-le essayer à moy : si ie l'essaye ie sçauray bien iuger si Emilie s'en deura contenter.

LA MERE.

O vilaine, deshoneste et meschante femme, serre la bouche à la malheure, et me suy.



ACTE TROISIEME.

SCENE I.

CAMBIEN et THEMOLE.

CAMBIEN.

Ie crain que nous n'ayons mal conseillé Cinthien de descouurir les secrets de sa pensée au Negromant.

THEMOLE.

Há ne craignez que, les ayant pris soubs sa foy auec tant de iuremens, il les publie iamais.

CAMBIEN.

Ie ne le dy pas pour ce que ie craigne qu'il les publie, mais que luy, connoissant ores comme vont les choses, il n'œuure au contraire et face auec quelque art diabolique que Cinthien retire son cueur de Lauinie et le transporte tout à l'amour d'Emilie.

THEMOLE.

Les cinquante florins que vous luy offrez auront en luy plus de force, croyez-moy, qu'il n'a vers les autres auec sa magie. Allez seule-

ie vous en prie et supplie, si ie suis pour reconnoistre le bienfaict, vous deuez d'autant plus proceder à mon secours.

FIZICIEN.

Ie le feray moult volontiers et croyez pour certain d'estre deliuré dedans deux iours.

CINTHIEN.

Me voila heureux, si vous le faittes.

FIZICIEN.

Ie le feray certainement.

CINTHIEN.

S'il vous plaict, dittes moy comment.

FIZICIEN.

Deuant que ie vous le die, ie vous veus prier de ne le communiquer à personne : et si ie l'eusse peu faire sans vostre sçeu, ie l'eusse faict de meilleur courage.

CINTHIEN.

Si ie vous oblige la foy d'estre secret, craignez vous que ie ne la garde ?

FIZICIEN.

Ie croy bien que vous ayez maintenant ceste intention, mais soudain que vous serez auec Lauinie, sans vous aduertir, vous le direz : e

n'est pas possible que ce que sçait vne femme se puisse cacher vn iour entier.

CINTHIEN.

Ny à Lauinie ny autre ie n'en diray le moindre mot. N'en ayez doute.

FIZICIEN.

Ainsi le promettez vous ?

CINTHIEN.

Ie vous le promets et vous en oblige ma foy.

FIZICIEN.

Ie vous le diray doncques, escoutez moy. Si ie disois à vostre pere que vostre mal n'est pas guerissable, à grand'peine le pourrois-ie induire à me croire, pource que les choses qui desplaisent mal volontiers se croient : pource il auroit doute que ie le disse à l'instance d'autruy, ou que j'eusse enuie de ses biens, ou desir de retirer ceste commodité de sa maison : mais ie pense faire ainsi que, ceste prochaine nuit, vous trouuerez en la chambre que quelqu'vn viendra coucher auec Emilie.

CINTHIEN.

Comment le dites vous ?

FIZICIEN.

Que vous trouuerez vn ieune homme qui viendra pour coucher auec Emilie. Ne m'auez vous entendu ?

CINTHIEN.

Ie m'y trouueray possible moy mesme ?

FIZICIEN.

Ie dy vn autre sans vous, qui lui donnera abondance de ce que vous luy refusez.

CINTHIEN.

Elle est donc adultere ?

FIZICIEN.

Non est : elle est chaste et tres pudique, mais elle sera bien tost iugée adultere du vieillard, et partant vous aurez tres iuste excuse auec elle, et auec tout le monde, de diuorce. Et Maxime sera le premier à l'enuoyer à la maison de son pere.

CINTHIEN.

Ah, qu'il n'y aye point de scandale et perpetuelle ignominie à la ieune fille.

FIZICIEN.

Et de quoy vous souciez vous, pourveu qu'ils l'ostent de la maison, et que vous soyez asseuré qu'elle n'aye plus à retourner à vous ?

CINTHIEN.

Cela ne me plaist point.

FIZICIEN.

Laissez m'en seulement la charge.

CINTHIEN.

Ie ne le veux pas ainsi.

FIZICIEN.

Laissez moy gouverner. Il n'y a point de meilleure, de plus preste, ny de plus expediente voye que ceste cy.

CINTHIEN.

En somme, ie n'y ay point le cueur.

FIZICIEN.

Venez me trouuer en la maison, car par ordre ie vous monstreray qu'il n'y a point icy de danger, ny de scandale, ny de blasme, comme vous imaginez : mais pour exploitter l'affaire seurement, faites que vous me trouuiez, huit et huit, seize, et huit, vint quatre, et apres quinze, ce sont quarante cinq, si ie compte bien, septante quatre florins. Ie les veux fondre en vostre presence, et pource n'ayez aucun doute que ie veuille derobber. Ie feray trois lames, esquelles on escrira auec certains caracteres

certaines oraisons, et soubs le sueil de vostre huis i'en veux cacher l'une, et veux mettre l'autre soubs celuy d'Abonde, et la tierce soubs celuy de la maison où se tient Lauinie. Apres il faut faire trois images, chascune desquelles vaut en soy quinze florins. I'en veux composer une à vostre nom, ie veux que l'autre soit au nom d'Abonde, et l'autre de vostre vieillard : ces trois ie veux tenir en la maison sept heures continues de iour et sept autres continues de nuit, ie les veux coniurer tant que vous verrez dans le terme de trois iours vostre vieillard et aussi Abonde changer tellement de propos que, sans peine et sans que vous faciez autre chose, ils feront que le mariage n'aura plus de lieu entre eux. Ce soir tenez moy l'or tout prest, et plustost encor s'il est possible.

CINTHIEN.

Fault il bien septante trois florins, et non moins.

FIZICIEN.

Non moins.

CINTHIEN.

D'où pourray-ie prendre auiourd'huy tant d'argent ?

FIZICIEN.

Comment me pensez-vous payer les cinquante florins que vous m'avez promis ?

CINTHIEN.

Ie vas vendre tout le meuble qu'il y a en la maison de ces miens parens.

FIZICIEN.

Ceux que vous auez deputé pour mon payement seront bons pour cest effect. Or voy encor de xv autres et xxiij apres, et ayant fait l'œuvre, lequel ne passera point le troisieme iour, i'en prendray cinquante des miens. Prenez le reste, puis les allez trouuer. Ne perdez temps, que ie puisse ceste nuit fondre l'or et faire les trois lames et autres images.

CINTHIEN.

Ie feray enhuy ce que ie pourray pour vous les bailler.

FIZICIEN.

Or n'attendez plus : allez et me les tenez prests.

CINTHIEN.

I'y vas. Ie commence quasi desormais à croire ce qu'il y a ia long temps que croyoit Themole. J'auois en l'esprit de luy donner

quarante escus (1) et par ses paroles il les a fait croistre iusqu'à cinquante, et puis apres il m'en veut faire adiouter vint et trois : et au commencement il me disoit qu'il ne les vouloit pas que tout ne fust fait. Il me va monstrant qu'il veut faire des images et des lames d'or. S'il les vouloit prendre... Il m'estime bien leger que si facilement ie doyue courir sans autres esperons.

SCENE III.

NEBBIE, LE FIZICIEN, CAMILLE.

NEBBIE.

De ces trois perdrix que vous auez empietées laquelle pensez vous manger à la fin?

FIZICIEN.

Ie les iray becquetant une à une, et puis à la fin ie m'attaqueray à la plus grasse, et la mangeray toute.

NEBBIE.

Vous voicy une viande toute apprestée. Mettez vous à table quand vous voudrez, si vous avez appetit.

(1) Il confond les escus auec les florins (*Note de l'auteur*).

FIZICIEN.

Qui est ce ? Camille ?

NEBBIE.

Ouy.

FIZICIEN.

Ie le veux tost manger, qu'à peine les os luy resteront. O Camille !

CAMILLE.

O maistre !

LE FIZICIEN.

Auez vous veu la lettre ?

CAMILLE.

Ouy.

FIZICIEN.

Que vous en semble ?

CAMILLE.

Elle me semble penible et de grand danger : elle voudroit que ceste prochaine nuit ie me conduise en sa chambre.

FIZICIEN.

Comme s'elle demandoit que vous eussiez à entrer en la prison des lions affamez.

CAMILLE.

Et me menace à la fin que si ie differe d'al-

ler par deuers elle, elle veut venir deuers moy, et que i'en parle auec vous, que vous m'informeriez tres bien de tout le reste.

FIZICIEN.

Que pensez vous qu'elle die? Camille, ie vous fais à sçauoir pour certain que vostre Emilie a telle enuie et telle rage d'estre auecques vous qu'en fin elle se delibere ceste prochaine nuit de s'enfuir du lit de son mary et de vous venir trouuer en la maison.

CAMILLE.

Helas, ostez luy ceste pensée : car ce seroit le plus grand scandale qu'il puisse au monde aduenir à femme.

FIZICIEN.

Pensez que i'ay fait outre le possible : et n'ay sçeu trouuer autre remede, sinon de luy donner la foy de vous mettre ceste nuit auec elle : car ie feray dormir Cinthien à ma maison, soubs l'ombre de luy faire certains bains qui doyuent estre vtiles à son impotence. Ainsi veus-ie que vous y alliez.

CAMILLE.

Me conseillez vous cecy ?

FIZICIEN.

Ie vous le conseille, à fin que vous la puis-

siez disposer à ce qu'elle attende encores le terme de quatre iours au plus, qu'auecques licence de son pere et satisfaction et grace de ses parens et amys elle puisse legitimement et auecques son honneur venir à vous.

CAMILLE.

Et comment se pourroit il faire qu'y allant ie ne fusse en danger ?

FIZICIEN.

N'en doutez ia : tellefois vous y allez que ie n'en sçay rien, mais ores que ie le sçay, vous y pouuez aller seurement, comme en vostre propre maison.

CAMILLE.

Comme y doy-ie aller ?

FIZICIEN.

I'ay cent moyens faciles de vous y enuoyer seurement. Ie vous feray prendre, si ie veux, la forme d'un chien domestique ou d'une chatte. Que diriez uous en uous uoyant transmuer en un rat qui est si petit ? Si en une araignée, si en une puce ? Ie puis uous changer en autant qu'il y a d'especes d'ani maux, et vous faire encores reprendre la propre figure, et uous enuoyer inuisible. Mais escoutez un peu : vous transmuant en un chien ou en un chat uous

pourriez cueillir quelque moisson ou fruict au temps plus commode.

CAMILLE.

Ie ne veux estre encor ne rat, n'araignée, ne puce, car toute petite chose malheureuse me pourroit trop nuyre.

FIZICIEN.

Vous auez de la pourvoyance.

CAMILLE.

Mieux sera que vous m'enuoyez invisible.

FIZICIEN.

Il faudroit trouuer une Eliotropie, mais pour l'accoutrer et la mettre en œuure comme il faut, nous auons peu d'espace. Ie feray bien en sorte que les yeux mortelz ne vous verront pas, mais que les yeux du soleil, qui voyent tout le monde, ne vous voyent point.

CAMILLE.

Doncques vous m'enuoyerez inuisible.

FIZICIEN.

Inuisible pour certain, mais autrement que vous ne pensez.]

CAMILLE.

Faites-moy entendre le moyen.

FIZICIEN.

Ie vous veux enfermer en un coffre.

CAMILLE.

M'enfermer en vn coffre ?

FIZICIEN.

Dequoy, doutez-vous? Si ie vous enferme en un coffre, croyez-vous que ie ne sache pas bien ce que ie fais ? Ie donneray à entendre que ce coffre soit plein d'esprits, si qu'il n'y aura nul qui en ose approcher de quatre brasses pres, fors qu'Emilie et sa chambriere qui en est consentante.

CAMILLE.

Que s'en ensuyurat-il apres ?

FIZICIEN.

Comme les autres seront endormis, la chambriere viendra à vous, plan, plan. Elle vous tirera du coffre, et vous couchera au costé d'Emilie. Vous estes aussi triste et peureux que si ie vous mettois en danger.

CAMILLE.

Cecy vous semblet-il pas grand danger ?

FIZICIEN.

Lás ! auez vous doncques si peu de fiance ! Que me vaut que ie vous aye fait connoistre le

grand bien que ie vous veux et ce que peuuent mes estudes auec telles experiences ?

CAMILLE.

Ne me pourriez-vous mettre auec Emilie autrement que par m'enfermer en un coffre ?

FIZICIEN.

Si feroy bien, mais non pas en si peu d'espace.

CAMILLE.

Pourquoy n'attendez-vous un iour ou deux ?

FIZICIEN.

De ma part ie seroy bien content d'attendre, puis qu'il vous plaist, pourueu qu'Emilie voulust attendre : mais elle ne veut pas passer. Soyez seur de la retrouuer cette nuit en la maison.

CAMILLE.

Auant que ie souffre cela, ie me veux enfermer non seulement en un coffre, mais en un four allumé. Or sus ie me veux fier en vostre foy.

FIZICIEN.

Dittes-moy, vostre chambre regardet-elle au Levant ?

CAMILLE.

Ouy.

FIZICIEN.

Elle est donc pour mon affaire. Ie veux veiller ceste nuit dedans.

CAMILLE.

Pourquoy faire ?

FIZICIEN.

Pour lire seullement certaines coniurations tres puissantes à faire que nul ne se puisse appercevoir de vous : mais qu'il vous plaise encharger à vos seruiteurs que ils m'obeissent, car ie les emploiray tous en diuerses besognes.

CAMILLE.

Ie le feray ainsi.

FIZICIEN.

Mais vous n'auez point de temps à perdre. Allez, trouuez un coffre où vous puissiez tenir aysément, et m'attendez en la maison.

CAMILLE.

Voulez vous autre chose ?

FIZICIEN.

Non pour ceste heure.

NEBBIE.

Or voila une viande ostée de table. L'autre s'en vient.

FIZICIEN.

Qu'elle s'en vienne hardiment. Car i'ay bon estomac pour la devorer. Or mets à boire, et m'escoute.

SCENE IIII.

MAXIME, LE FIZICIEN, NEBBIE.

MAXIME.

O Maistre, ie vous voy à temps. Ie venois à point à vous retrouver.

FIZICIEN.

Et moy semblablement ie vous vouloy.

MAXIME.

Ie venois à vous faire entendre que tout ce que vous attendiez de moy est prest.

FIZICIEN.

Et moy pour descharger sur vous un peu de colere que n'agueres i'auois sur le cueur. Dieu m'auoit mis en l'entendement de ne m'entremettre de vos affaires, mais cela est passé.

MAXIME.

Ou auez-vous reçeu iniure de moy ?

FIZICIEN.

Par Dieu, Maxime, ie ne pourrois souffrir que ceux de vostre maison disent de moy ce qu'ils dient : que i'auois demandé le veau pour le manger.

MAXIME.

Qui a dit cela ?

FIZICIEN.

I'ay eu en garde la creance et le thresor du Roy catholique cent fois aussi tost qu'vne, et ils craignent que des flacons qui ne pesent pas six liures doyuent faire que ie soye ce que cent mille florins par cent fois n'ont iamais eu la force de me faire.

MAXIME.

Dittes moy de grace qui a parlé de vous moins que honorablement, car ie luy monstreray....

FIZICIEN.

Ce ne fut iamais mon deuoir d'accuser aucun.

MAXIME.

L'iniure qu'on vous a faite me poise plus que si on l'eust faite à moy mesmes.

FIZICIEN.

N'en parlez plus : laisson l'aller. Ie ne veux

pas pourtant que les langues medisantes ayent tant de puissance que de m'engarder de tenir la promesse que ie vous ay faitte.

MAXIME.

Maistre, vous faites le deuoir d'homme de bien, et vous en remercie. I'ay enuoyé prendre le veau que vous voulez pour le sacrifice et m'estonne qu'il n'est icy. Les flaccons sont en ordre beaux, netz et polis : prenez les et les emportez où bon vous semble ; si autre chose que i'aye en la maison, ou que ie puisse auoir par argent, vous voulez de moy pour ceste besongne, demandez la, et vous verrez si ie me fie en vous.

FIZICIEN.

Escoutez moy. Ie vous veux seruir en toute maniere, mais en vous servant ie feray bien en sorte que ie ne donneray point matiere à ces fausses langues qui caquettent que ie vous veuille tromper : et à fin qu'ils voyent que ie ne demande pas le veau pour le manger, ie veux faire le sacrifice en vostre maison. Ie voudroy des choses (car i'en ay besoing de beaucoup) outre celles que ie vous ay dittes, et ne les ostant point de vostre maison, ils ne diront point ce qu'ils disent. Ie me fasche seulement que la guerison de Cinthien voise plus au long,

car si les flaccons eussent desia esté en ma maison, l'air ne seroit point obscur, ie les consacrerois ceste prochaine matinée, et vous ferois voir la besongne.

MAXIME.

Deà que ne les emportez vous ? Venez et le prenez.

FIZICIEN.

Ainçois enuoyez les moy, et que vostre vallet ne parte qu'ils ne soyent consacrez.

MAXIME.

Ie les enuoiray. Quant à vous, retenez-les ou me les renuoyez, comme il vous plaira : et faites le sacrifice en ma maison, ou en la vostre, comme plus vous viendra à gré.

FIZICIEN.

Ie delibere de le faire en vostre maison, tant pour ce que ie vous ay dit (ce qu'on n'a que faire de redire plus) qu'aussi que ie vous veux faire ouir un esprit, de vos propres oreilles, me respondant auec une tres-claire parole, ce qui vous semblera beau et merueilleux.

MAXIME.

I'en auray plaisir.

FIZICIEN.

Dans une heure ie veux envoyer l'autel, lequel vous ferez mettre à costé du lict ou dorment les mariez, pource qu'il a vertu si merueilleuse, estant là, de faire qu'ils s'aiment ensemble, quand bien il y eust eu hayne capitale entr'eux. Ie viendray puis demain au matin quand i'auray eu le surplys à parfaire l'œuure en vostre presence.

MAXIME.

A vostre volonté.

FIZICIEN.

Mais ie veus que soyez aduerty, et qu'aduertissiez vos domestiques, partant qu'ils ayment leur vie, qu'ils ne se hazardent d'ouurir ou de remouvoir cest autel qui sera fait à la semblance d'vn coffre. Il y eut vn fol qui, ne me voulant point croire, osa toucher une chose semblable, mais demandez à cestui-cy qu'il en aduint.

MAXIME.

Qu'il le die.

NEBBIE.

Il se vit incontinent tout brusler.

FIZICIEN.

Et brusla en sorte qu'à peine la cendre en demoura.

MAXIME.

Vous auez bien fait de m'en aduertir, car i'y eusse par aventure touché, ne le sachant point.

FIZICIEN.

Le toucher ne peut nuire, mais qu'on ne l'ouure pas.

MAXIME.

Bien fol seroit qui le voudroit ouurir. Ie declaireray le danger à tous les miens à fin qu'ils s'en gardent.

FIZICIEN.

Ie tourneray à mon logis, et vous l'enuoiray par cestuy-ci. Faites le poser auecques diligence.

MAXIME.

Ie ne bougeray de la maison : enuoyez-le seulement, ie le feray serrer en la chambre de Cinthien, et moy-mesmes le garderay.

SCENE V.

NEBBIE et le FIZICIEN.

NEBBIE.

Cecy est un grand meslange ; or que pensez-vous faire ?

FIZICIEN.

Tondre ces brebis l'vne apres l'autre et les

emoucher, car elles ont de la toison qui d'or, qui d'argent. En premier lieu i'emporteray les flaccons de Maxime et les septante trois florins de Cinthien. Ie lairray Camille plus net qu'vne poupée de miroir. Ie me veux serrer en sa chambre aussi tost qu'il sera auoyé et clos dans le coffre, et que i'auray mis en œuvre tous ses seruiteurs à ce qu'ils ne me voyent point tandis que i'iray crochetant et rompant les bahus et les aumoires et que i'en tireray les robbes et fins draps et tout ce que il y a dedans, car ie sçay qu'il y a grand foison du bien de Dieu. Et tout ce qu'il y aura de bon, ie veux que tu l'attaches gentiment à une corde pour le faire descendre de la fenestre en la rue, et le porteras commodement vn à vn au logis, et t'en ayant fait vne charge aisée, qu'auons-nous à faire sinon de nous en aller en Leuant bien chargez ? Et tandis que Camille, sans dire mot, dans le coffre, attendra en vain que la chambriere l'en vienne tirer, nous aurons espace et commodité de partir. Ny mesmes Maxime ny Cinthien ne se pourront appercevoir de nostre partement que nous ne soyons à Villefranche.

NEBBIE.

Que pensez vous que deuiendra Camille ?

FIZICIEN.

Ie le donne au diable, il sera trouvé dans le coffre pour certain et pris pour vn laron ou adultere; et quant Cinthien ne l'iroit point encor tirer, si conuiendrat-il qu'il se debusque s'il ne veut mourir de faim : et quand le scandale, la confusion et le bruit seront plus grands, nostre fuyte en sera plus facile. Mais allon le rouver et l'enfermer dans le coffre.

NEBBIE.

Allez, ie vous suy.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIÈRE.

CAMBIEN et THEMOLE.

CAMBIEN.

Soiez en seurté, car ie ne luy en bailleray pas vn, si deuant ie ne luy voy faire œuvre digne du pris. Mais voicy Themole.

THEMOLE.

Vous deuiniez bien que nous auions mal conseillé Cinthien de descouvrir ses secrets au Fizicien.

CAMBIEN.

Vous ne me vouliez pas croire. Qui at-il de nouveau ?

THEMOLE.

C'est que le traistre ne tend à autre chose qu'à luy arracher toute l'affection qu'il a vers vostre Lauinie, pour la transporter toute à ceste autre. Et se departant tantost de Maxime, il a dit qu'il luy enuoyroit ou coffre, ou armoire, certain autel enchanté, que, s'il le fait mettre aupres du lieu où dorment les mariez, aura force de faire qu'ils s'aiment ensemble, quand bien il y eust hayne capitale entre eux.

CAMBIEN.

Quand parlet-il de l'enuoyer ?

THEMOLE.

Ie m'emerveille qu'il n'est desia icy. Il disoit qu'il l'enuoyroit aussi tost qu'il seroit en la maison.

CAMBIEN.

Il nous a sans doute trompez. Hâ, le larron!

THEMOLE.

O le paillard!

CAMBIEN.

Mais nous autres bien fols qui luy auons ouuert le chemin par où il nous vient nuyre, et lequel il n'eust peu trouver si nous l'eussions peu taire.

THEMOLE.

Or ne l'ayant point teu, que ferons-nous ?

CAMBIEN.

Il faut trouuer Cinthien et l'en aduertir. Que diable je suis..... Mais dittes-moy, est-il en la maison ?

THEMOLE.

Non.

CAMBIEN.

Me sçauriez-vous enseigner où il est?

THEMOLE.

Non.

CAMBIEN.

Si le faut-il trouver quelque part où il soit, à fin qu'il vienne appaiser Lauinie qui ne fait que pleurer si qu'il semble qu'elle doyue fondre en larmes. Mais i'en ay esté bien la cause, qui luy ay dit que ie craignois que le Fizicien ne feist auec quelque art diabolique oster l'amour de Cinthien vers elle.

THEMOLE.

Ah, vous auez mal fait. Retournez et luy ostez ceste peur, qu'il n'y a point icy de danger, comme vous luy auiez dit.

CAMBIEN.

Il y faut autre que moy. Tant qu'elle ne verra pas Cinthien, elle n'est pas pour se reconforter.

THEMOLE.

Trouvez-le doncques.

CAMBIEN.

J'iray en la plaçe.

THEMOLE.

Allez. Il seroit facile que vous l'eussiez. Vous n'oyez pas. Escoutez moy. Vous le pourrez

mieux trouuer vous tirant vers le logis du Negromant, car il doit estre auec luy. Mais d'où tournez-vous si vistement ?

CAMBIEN.

Hó, ilz ameinent le coffre que vous avez dit.

THEMOLE.

Où est-il ?

CAMBIEN.

Venez où ie suis, vous le verrez.

THEMOLE.

Qui le porte ?

CAMBIEN.

Un facquin.

THEMOLE.

Seul ?

CAMBIEN.

Le vallet du Negromant est auec luy.

THEMOLE.

Le Fizicien n'y est-il pas ?

CAMBIEN.

Non, vous di-ie.

THEMOLE.

Laissez donc faire à moy.

CAMBIEN.

Que voulez-vous faire ?

THEMOLE.

Ie les voy, auisez à me respondre à propos.

CAMBIEN.

Que dittes-vous? Mais à qui parlé-ie ? Ou court cestuy ? Pourquoy s'est-il party de moy si tost ? Ie croy qu'il est hors du sens.

SCENE II.

THEMOLE, CAMBIEN, NEBBIE,
UN FACQUIN.

THEMOLE.

O meschante terre !

CAMBIEN.

Que diable crie cestuy ?

THEMOLE.

On ne peut plus icy vivre. Tout est plein de traistres.

CAMBIEN.

A quoy penses-tu ?

THEMOLE.

Et de larrons.

CAMBIEN.

Qui t'a offensé ?

THEMOLE.

O le pauure gentilhomme !

CAMBIEN.

Il semble que tu sois...

THEMOLE.

O Cambien, la grand' pitié !

CAMBIEN.

Quelle pitié ?

THEMOLE.

O cas horrible ! Ie ne me sçaurois tenir de pleurer de compassion.

CAMBIEN.

De qui ?

THEMOLE.

Helas, d'un pauure estranger que ie vien de voir detrancher d'vn grand coup d'espée que luy a donné sur la teste un traistre qui l'attendoit au destour d'vn carrefour.

CAMBIEN.

Qu'as-tu à t'en soucier ?

THEMOLE.

Ie luy portois amitié, pource qu'il nous estoit

domestique homme de bien : et l'avez mesme connu.

CAMBIEN.

En sçay-ie rien, si vous ne me le nommez ?

THEMOLE.

C'est ce docte Espaignol qui fait profession d'Astrologue, que nous appellons le Fizicien.

NEBBIE.

Mon Dieu, que dittes vous du Fizicien ?

THEMOLE.

Ie ne t'avois pas encor apperceu. N'estois-tu pas son seruiteur ? Ton maistre a esté meschamment frappé, et croy qu'un pendart l'aye tué, qui le guettoit au destour d'vn carrefour.

NEBBIE.

Helas !

THEMOLE.

C'est derriere la teste qu'est le meschant coup, chacun y court.

NEBBIE.

Las, pour Dieu, enseignez moy où c'est.

THEMOLE.

Va tousiours derriere le Pupagnol iusques au carrefour. Là tourne à main gauche. Cours,

cours. Quand tu seras à sainct Dominique, tourne à main droite, et fais qu'on te monstre le chemin pour aller en l'hostellerie du Buffle. Mais que te veux-ie enseigner? Tu ne sçaurois faillir, va derriere les autres : grans et petis, tous y courrent.

NEBBIE.

O Dieu!

THEMOLE.

Ie ne sçaurois croire que tu le trouves vif.

LE FACQVIN.

Et où mettray-ie le coffre ?

NEBBIE.

O maistre Lachelin malheureux! ie vous l'auois tousiours bien predit.

CAMBIEN.

D'où auez-vous peu songer en si peu de temps ces mensonges pour l'oster d'autour de nous.

LE FACQVIN.

Voize où il voudra, ie ne luy veux pas courrir apres : au moins si ie sçauois où demeure cestui-cy... il ne me souuient plus comme il s'appelle.

THEMOLE.

Ie t'en feray bien à souuenir : car ie le sçay

bien. C'est de Maxime. Voilà l'huys, decharge toy là.

LE FACQVIN.

Il m'a dit voirement Maxime ; venez et me montrez où ie le doy mettre.

THEMOLE.

Voicy qui est de la maison. Montrez-luy où le maistre l'a dit, en la chambre d'en haut à costé du lit de Lauinie.

CAMBIEN.

De Lauinie ?

THEMOLE.

Ne m'entens-tu pas encor ?

CAMBIEN.

Ie t'enten.

THEMOLE.

Paye apres cest homme et l'enuoye. Ie veux voir si ie trouueray Cinthien.

SCENE III.

CINTHIEN, THEMOLE, CAMBIEN.

CINTHIEN.

Ie l'ay esté retrouuer et l'ay rencontré, mais qu'il ne espere pas auoir rien de moy qu'il ne

m'aye depestré de tous ces maux. Ie trouue finalement qu'il n'y a point d'autre remede que de faire sembler Emilie adultere.

THEMOLE.

Mais le voicy par Dieu.

CINTHIEN.

Il me veut donner à entendre que l'affaire pourra facilement tomber sans infamie aucune. Ie suis confus et ne me sçay resoudre en ce que ie doy faire.

THEMOLE.

Vous vous en allez tousiours cacher quand nous auons plus de besoin de vous.

CINTHIEN.

Quel besoin est-ce ?

THEMOLE.

Si vous ne courrez viste à consoler Lauinie, ie doute que ne la trouuiez morte.

CINTHIEN.

Ha dy moy, Themole, que luy est-il aduenu?

THEMOLE.

La pauurette a telle crainte que ce Negromant auec son meschant art ne vous face changer de courage, que elle se destruit et luy est venu vn euanouissement d'esprit.

CINTHIEN.

I'en ay crainte.

THEMOLE.

Elle se porte fort mal.

CINTHIEN.

Ie m'en vais à elle.

THEMOLE.

Pour Dieu allez y.

CAMBIEN.

Cinthien, cestuy vous at-il dit comme Lauinie...

CINTHIEN.

Or me voicy.

SCENE IIII.

CAMBIEN, THEMOLE, LE FACQVIN.

CAMBIEN.

On n'a sceu trouver remede à vn cas si subit.

THEMOLE.

Payez le facqvin, et l'enuoyez au loin, et tost.

CAMBIEN.

Tien voilà vn soul, fay moy encor vn service.

LE FACQVIN.

Que voulez-vous ?

CAMBIEN.

Va aux Graces, et di au Vicaire que ie t'enuoye à luy pour prendre les flaccons d'huile, dont ie luy parlay hier.

LE FACQVIN.

Il y a vne lieuë.

CAMBIEN.

Quand il y en auroit trois... Tu ne veux sinon estre payé.

LE FACQVIN.

De la part de qui le demanderay-ie ?

CAMBIEN.

Demande-le de la part du frere de Maxime.

LE FACQVIN.

I'y vas.

CAMBIEN.

Va si loin que tu n'arriues iamais deuant moy. Or verray-ie si ce coffre enchanté sçait bien faire et s'il fait plaisir à la Dame du lit de laquelle on l'approche : car nous le ferons faire à Lauinie, et non pas à Emilie, comme pensoit le Fizicien.

THEMOLE.

Vous parlez bien, mais voulez-vous que ie vous conseille encores mieux.

CAMBIEN.

Ouy bien.

THEMOLE.

Allon et le mettons en pieces et l'enterrons sous vn retraict où le bruslons plustot qu'on n'en oye plus de nouuelle : et s'il advient qu'ils retournent icy auec le facquin et le vueillent redemander, vous pourrez franchement respondre que le facquin ment, et ne sçauent ce qu'ils disent : et leur ouurez les huis qu'ils le cherchent par tout.

CAMBIEN.

Nous nous mettrons en grand hasar de ruiner le coffre, car ie suis certain qu'il est tout plein d'esprits.

THEMOLE.

Vous donnez encores foy à telle sottize, ô homme idiot! Sur moy soit tout le danger. Donnez moy une coingnée, ie vous feray voller les esprits en l'air auec les esclas. Mais voicy le vallet du Fizicien qui retourne. Mais il ne courra ia icy. Cambien, donnez-luy à macher quelque autre bourde et le chassez d'icy. Ie veux aller la hault, et me delibere de faire qu'ils ne retrouueront plus iamais le coffre.

SCÈNE V.

NEBBIE, CAMBIEN.

NEBBIE.

QV'ON trouve auiourd'huy de gens au monde qui sans aucun proufit prennent plaisir de donner fascherie à cestuy et à celuy. Mais ie suis bien enfant moy qui me pensois estre maistre à donner une baye, et ie me trouue n'estre encor bon disciple, puis qu'une beste m'a fait courir si sottement. Ie m'en allois le plus que pouuoient aller mes pieds, et auec cry et gemissement ie m'enquestois de tous ceux qui me rencontroient du lieu où mon miserable maistre gisoit blessé ou tué : et voicy que ie me sens rappeller de sa voix, ie me tourne et le voy aussi saín et entier que ie l'auoy laissé. Il m'interroge si i'auois fait remettre le coffre. De ioye ie ne luy pouuois respondre. A la fin estant retourné à moy, ie luy conte ce que l'affetté m'auoit donné à entendre. Alors luy auec vne grand' honte, dont i'estois bien digne, il me renvoye chercher le coffre que i'auois laissé en pleine rue, auec si peu d'égard : et ne m'est pas souvenu de dire au Facquin qu'il la portast en la maison de Maxime. I'ay beau me tourner cy autour, ie ne le voy point. Où diable

s'en peut-il estre allé? Mais cestui-cy,ce croy-le, m'en pourra bien informer. Qu'est deuenu ce ieune homme qui m'a donné la course?

CAMBIEN.

Ce ne te doit point estre merveille : car il a coustume de tenir en l'estable des cheuaux barbes et de les faire courir. Et vrayement il t'aura pris en change d'vn cheual.

NEBBIE.

En bonne heure. Possible que ie luy auray quelque fois à rendre ce service. Mais me sçauriez vous dire nouuelle du Facquin, où c'est qu'il a laissé sa charge?

CAMBIEN.

Il fut un temps en doute où il auroit à mettre le coffre. Enfin il se resolut de l'aller mettre en Dogane, et de fait y est allé.

NEBBIE.

Ah, l'asne, sot et poltron de Facquin!

CAMBIEN.

Tu le pourras bien atteindre, si tu cours un peu. Cours hardiment, le pris sera à toy. Mais n'est-ce pas icy Abonde? Que ce malheureux vieillart a de ducats!

SCENE VI.

ABONDE, CAMBIEN, CAMILLE.

ABONDE.

I'AY plus de deuil que ie voy ceste chose en la bouche du peuple que d'autre inconuenient qui en puisse advenir, et me deuls de Maxime qui a esté la principale occasion qu'on en fait des danses en public. Et certes le fol trouuera des herboristes et enchanteurs, et fait vne solennelle follie qu'a peine feroient les petits enfans.

CAMBIEN.

Te tinsse-ie en prison, comme i'auroy de toy six mille florins deuant qu'ils fussent... Mais quel tintamarre est-ce icy ? O Dieu, quel bruit ie sens ! Themole m'aura ruiné, lequel m'a remply toute la maison d'esprits. Qui est ce garçon qui sort si hastiuement en pourpoint ? C'est Camille. Que vient il faire icy ? Dieu me soit en ayde ! Quand diable est il entré ceans ?

CAMILLE.

O le cas epouuantable ! ô le grand danger, le grand danger où i'ay esté la hault ! En qui me doy-ie plus fier si ceux qui ont reçeu de moy tant de plaisirs et en reçoyuent tous les iours....

CAMBIEN.

Qu'est ce qu'il crie ?

CAMILLE.

... me trahissent ! O bonté diuine qui ne m'as point voulu laisser encourir vne si grande infamie, ny vn si gran mal ! O iustice de Dieu qui m'as fait entendre telle chose de laquelle ie ne me doy point fascher, pour sçauoir que i'ay esté en grand branle de laisser auiourd'huy la vie.

CAMBIEN.

Ie me doute que quelque nouueau malheur nous doyue assaillir.

CAMILLE.

Mais de qui pourray-ie au moins emprunter quelque petit manteau pour mettre sur mon pourpoint et aller soudain trouuer Abonde...

ABONDE.

Qui est-ce qui me nomme là ?

CAMILLE.

... et luy faireentendre et à safille,en infamie de sa maison...

ABONDE.

Dieu m'en veuille garder.

CAMILLE.

... [ce que] cherchent ces gallans de faire.

ABONDE.

M'est aduis que c'est Camille Poquesal. C'est luy mesmes.

CAMILLE.

Abonde, ie ne voulois autre que vous.

CAMBIEN.

Il ne peut naistre de cecy que dommage et infortune.

ABONDE.

Ie vous voy tout en pourpoint comme pour iouer possible à la paume. Mais cherchez en vn autre qui soit meilleur que moy à cest exercice, car ie n'y suis pas fort habille.

CAMILLE.

Ce n'est pas pour iouer à la paume que ie vien à vous, Abonde, mais bien pour vous faire entendre qu'on se ioue de vous plus que d'vne balle, qu'on se ioue de vostre honneur à grandes couches et de celuy de vostre fille. Sçachez qu'en ceste maison vostre bon gendre a une autre femme. Mais, pour Dieu, retiron-nous en une de ces maisons prochaines : car i'ay honte de me monstrer en public ainsi despouillé.

ABONDE.

Allon en celle de Maxime.

CAMILLE.

Ie veux bien que nous allions plustost en la maison de Maxime que d'aucun autre, à fin qu'il m'oye.

CAMBIEN.

Themole, Themole, va tost derriere eux et t'efforce d'ouïr ce de quoy Camille se plainct.

SCENE VII.

THEMOLE, CAMBIEN, CINTHIEN.

THEMOLE.

ATTENDEZ, attendez : voicy Cinthien qui sort.

CAMBIEN.

Cinthien, qu'est-ce cy ? Comment, diable, cestuy-là estoit il leans ?

CINTHIEN.

Le Diable l'a tout à point amené : mais qui a fait mettre vn coffre la-dessus, veu qu'on auoit ordonné qu'il fust mis en nostre maison ?

CAMBIEN.

Themole et moy l'auons tout maintenant fait mettre.

CINTHIEN.

Et vous et Themole m'auez tout maintenant ruiné et auez mis du haut en bas les esperances que moy et Lauinie auions iusques icy soustenues à si grande peine. Pourquoy l'auez vous fait ?

CAMBIEN.

Pour rompre le dessein du Fizicien : car nous sommes tres seurs qu'auec le moyen de tel coffre il taschoit de vous trahir.

CINTHIEN.

Pourquoy ne m'en auez vous dit au moins vne parole, sans me laisser encourir en vn tel erreur ? Ie suis trahy de vous, et non point du Fizicien. Il y auoit dans le coffre vn ieune homme caché, lequel a auiourd'huy entendu par effect vne trame, ainsi comme il a luy mesme voulu dire par ordre à Lauinie, qui sachant ce qu'il sçait.... ie suis par Dieu venu au terme qu'il me vaudroit mieux estre mort. Or dittes moy où est allé Camille.ce ieune homme qui est sorti d'icy,à fin qu'en le suppliant,luy donnant, offrant, et me faisant son esclaue à tout iamais, ie le vienne esmouuoir à pitié de mon infortune, si qu'il tienne secret ce qu'il a sçeu ? Mais il me sera impossible de l'appaiser : car il a trop iuste raison de m'auoir en hayne.

CAMBIEN.

Ie vous asseure que vous auez trop tardé, pour ce qu'Abonde, ainsi que il sailloit de la maison, luy est venu au deuant, lequel luy a conté tout, sommairement comme il pouuoit : car la cholere et marissement ne luy laissoit à peine exprimer vne parole.

CINTHIEN.

Il n'y a malheureux au monde auec lequel ie ne changeasse d'estre. Aussi tost que le vieillard le sçaura, car il est necessaire qu'il le sache entierement, o Dieu, à quels termes me troueray-ie ?

CAMBIEN.

Faites vostre conte qu'il le sçait. Car Camille et Abonde s'en sont allez droit à luy, et sans doute ils luy ont desia conté tout.

CINTHIEN.

Ils sont allez ensemble uers Maxime ! Ie suis totalement despeché, ie suis mort. Ouure, ouure toy, Terre, et m'ensevely !

CAMBIEN.

Ne vous desesperez, Cinthien, mais reuenez en vous mesmes : pensez bien et considerez si on peut faire icy aucune prouision, aucun remede.

CINTHIEN.

Ny prendre, ny trouuer autre remede ie ne sçaurois, que de m'enfuir si loin que iamais Maxime ne me reuoye. Ie ne veus pas attendre sa cholere. Adieu : Cambien, ie vous recommande ma Lauinie ; ie m'en vas.

CAMBIEN.

O lasche et de peu de cœur, où t'en vas tu ? Il s'en est allé. Or, Themole, va t'en à la maison et t'informe soigneusement de tout ce qui est aduenu et me le viens redire.

THEMOLE.

Ie le feray, attendez moy leans.



ACTE CINQVIEME.

SCENE I.

MAXIME, CAMILLE, ABONDE.

MAXIME.

Si ie trouve qu'il soit vray, asseurez vous que i'en feray tel exemple que vous vous pourrez apperceuoir que cela me poise et que ie ne repute moins l'iniure auoir esté faitte à moy qu'à vous.

CAMILLE.

Si vous trouuez qu'il ne soit pas ainsi, appellez moy partout le plus meschant, le plus malin et enuieux homme qui soit au monde.

ABONDE.

S'il n'estoit ainsi, croyez moy d'vn cas, ie connoy ce ieune homme de sorte qu'il ne le sçauroit imaginer, tant s'en fault qu'il le dist. Laquelle chose ie delibere qu'elle ne restera pas impunie et ne la lairray pas passer ainsi legerement.

MAXIME.

Attendez, Abonde, ne veuillez courir si furieusement : il nous en faut mieux informer.

CAMILLE.

D'où s'en peut on mieux informer que de moy, qui auec mes propres oreilles ay ouy, et veu de mes propres yeux, qu'en ceste maison vostre Cinthien a et femmes et enfans ?

MAXIME.

Ie m'en veux acertener vn peu mieux.

CAMILLE.

Entron dedans, menez moy au paragon ; si vous trouuez que i'aye dit la moindre parole outre la verité, ie consens et donne congé qu'on m'arrache la langue, les yeux et l'ame.

MAXIME.

Allons.

ABONDE.

Allons.

MAXIME.

Allons y tous : nous le sçaurons tout à fait. Mais non, demeurez. Laissez m'y aller seul : qu'on ne face aucun bruit ny la chose plus publique qu'elle est, ne pourchassons nous mesmes nostre ignominie.

ABONDE.

Allez doncques le premier et nous appellez quand vous voudrez.

MAXIME.

Ie le feray ainsi : attendez moy.

SCENE II.

NEBBIE, ABONDE, CAMILLE.

NEBBIE.

IE croy que ces affaittez m'ayent pris pour vne pelotte d'vn magot : car l'vn auec sa cassade me frappant m'a chassé tout d'vn coup iusques à saint Dominique...

ABONDE.

C'estoit grande follie à vous de vous laisser enclorre en vn coffre, et pour certain vous vous estiez mis en grand danger.

NEBBIE.

Ie retourne et trouue l'autre tout apresté auec son autre bourde...

CAMILLE.

Ie suis tout estonné de moymesmes toutes les fois que i'y pense.

NEBBIE.

...qui est aposté,ou maine, et faict que ie glisse iusques en Douane. A ceste autre, ils me chassent hors de la porte.

CAMILLE.

Vrayement Abonde, ie ne le veux point tant

attribuer à ma follie qu'au vouloir de Dieu, qui par tel moyen a fait voir les trahisons lesquelles on tendoit à nous deux. Mais voicy un de ceux qui m'auoient fait enfermer au coffre et trahissoient vostre fille et moy.

NEBBIE.

Ie ne sçay où me tourner : mais voicy celuy qui estoit serré dedans. Ie me doute que par Dieu ils n'ayent fait quelque scandale.

CAMILLE.

Hâ maraut, pendart, traistre et deloyal, toy et ton maistre, est-ce ainsi que vous traittez ceux qui se reposent sur vostre foy?

NEBBIE.

Ny moy ny mon maistre ne vous fimes iamais que bien et plaisir.

CAMILLE.

Voire, vn grand bien et plaisir ce vous eut esté s'il fust aduenu que vous m'eussiez fait prendre de nuit en la maison d'autruy, comme vn larron.

ABONDE.

Meschans, n'auez vous point de honte ny de conscience de faire sembler vne honneste fille adultere, et par vostre fraude donner tache et infamie aux familles des gentilshommes?

NEBBIE.

Parlez en à luy, il vous sçaura bien respondre.

CAMILLE.

Ie luy en parleray voirement et bien seuerement, mais ailleurs la corde vous fera respondre de cecy et de vos autres meschantes œuures.

NEBBIE.

Vous direz ce qu'il vous plaira, mais ce n'est ia vostre deuoir, ny des gentils hommes, de dire ou faire iniure aux estrangers. Et mon maistre sera bon à vous rendre conte de soy, il sera bon.

ABONDE.

Deà laissez-le sans luy respondre autre chose.

CAMILLE.

Va au Diable, larronneau. Va au gibet, et t'y pend.

ABONDE.

Laissez le aller, et n'entrez plus auant en colere. Mais huy Maxime nous deuroit appeller. Et possible que ce l'est icy. Non est. Auec quelle hastiveté sort cestuicy ? Il semble tout plein de joye.

SCENE III.

THEMOLE, ABONDE, CAMILLE.

THEMOLE.

O grande auanture pour moy ! ô la tres bonne fortune, comme elle a tost changé vne si grande peur et vne si horrible tempeste en vn si asseuré et paisible repos !

ABONDE.

Pourquoy est cestuy si allegre ?

THEMOLE.

Où doy-ie courir ? où doy-ie voller pour trouuer Cinthien ?

ABONDE.

Que peut estre çecy ?

CAMILLE.

Ie ne sçay.

THEMOLE.

A fin que ie luy annonce la plus grand' liesst la plus grand' ioye qu'il sçauroit auoir.

ABONDE.

Que seroit-ce ?

THEMOLE.

Retrouuant sa Lauinie estre fille de Maxime.

CAMILLE.

L'auez vous entendu ?

ABONDE.

Ouy, comment se peut-il faire ?

THEMOLE.

Mais que tardé-ie d'aller trouuer Cinthien ?

ABONDE.

Il n'eut iamais femme que ie sache.

CAMILLE.

On a bien des enfans d'autres femmes, qui ne sont pas mariées. Mais le voicy qui nous fera entendre le tout. Auez vous retrouué, Maxime, que ie soy menteur ?

SCENE IIII.

MAXIME, ABONDE, CAMILLE.

MAXIME.

NON par Dieu. Escoutez moy. Vous, cher Abonde, ie vous prie et supplie par vostre gentil, courtois et benin esprit, par nostre tres ancienne amitié, que vous pardonniez le grief forfait que mon Cinthien a commis enuers vous. Excusez l'âge et les mauuais conseils des meschans.

ABONDE.

En somme vous estes acertené que vostre Cinthien a trouué vne autre femme.

CAMILLE.

Qui en doute ?

MAXIME.

On ne le doit tant attribuer à la temerité du iouuenceau qu'à l'infaillible diuine prouidence qui du commencement auoit determiné qu'ainsi deuoit estre ; car sans ce moyen ie n'estois pas pour reconnoistre ma fille que petite de quatre ans i'auois perdue, et ia en sont douze que ici n'ay peu entendre nouuelles d'elle. Or là où Cinthien craignoit de plus m'offenser prenant femme sans mon congé, il se trouue m'auoir fait vn grand plaisir : car ie n'eusse peu donner femme qui luy fust plus aggreable que ma fille. Seullement vostre interest, Abonde, trouble et empesche que ma ioye n'est pas complette, mais si elle fust escheue sans vous faire tort, asseurez vous que i'aurois autant de liesse qu'il est possible d'en auoir en ce monde. Et si ie pouuois obtenir de vous que vous souffrissiez mon contentement et que vous ne voulussiez vous opposer à ce qu'il a pleu à Dieu et voulussiez reprendre vostre fille aussi vierge qu'elle est venue à nous, pour laquelle chose il vous sera aysé de la re-

marier à vn ieune homme aussi honorable et riche que le nostre, ie m'offre tres appareillé à vous, auec tout ce que i'ay en ce monde.

ABONDE.

Si depuis nostre ieunesse, Maxime, ie vous ay tousiours porté amour et reuerence, ie ne veux point qu'autres que vous m'en soient tesmoins : et si ie vous ayme à present et suis vers vous le mesmes que ie soulois, Dieu en soit iuge à qui seul le cueur ne peult estre caché. Mais il ne peut estre qu'il ne me face mal de voir dissoudre ces nopces et qu'Emilie retourne ainsi à la maison : car bien qu'il ne puisse iustement advenir ignominie à Cinthien et à elle, toutes fois ce sera donner argument au vulgaire de faire vne fable d'icelle : ce qui sera un plus grand destourbier que vous ne pensez à la remarier.

MAXIME.

Vous voicy vn gendre appareillé qui est vn ieune homme beau, noble, riche, honeste et bon, qui l'ayme plus que soy mesme et la desire auoir. Où la pourrez vous mettre mieux?

CAMILLE.

Ceste bouche soit de Dieu à tout iamais benie!

ABONDE.

Qu'il parle, et ie sçauray respondre à ce qu'il dira.

CAMILLE.

Ie l'auray de grace : ainsi de tout mon cueur ie vous prie et supplie que de bon cueur vous me la donniez.

ABONDE.

Ie vous la promets.

CAMILLE.

Ie l'accepte pour legitime espouse.

MAXIME.

Dieu conduise et prospere le mariage sans iamais auoir noise !

CAMILLE.

Nous en sommes d'accord.

ABONDE.

D'accord.

MAXIME.

Plus que d'accord.

ABONDE.

Or s'il vous plaist faites que i'entende, Maxime, qui est ceste vostre fille ; où at-elle esté douze ans cachée ? et auec quel indice en estes vous auiourd'huy venu à la connoissance?

MAXIME.

Ie vous le diray, si vous m'escoutez.

ABONDE.

Ie vous presteray encor volontiers l'oreille à cest office.

MAXIME.

Quand les Veniciens osterent Cremonne au More, ils me taxerent par l'arrest publique à trois mille florins, croyant que i'eusse tint praticque de liurer la forteresse aux Tudesques. Vous sçauez que ie m'enfuis, et tant que la terre leur fut subiette, on ne peut entendre que i'estois deuenu. En ce temps ie m'estois retiré en vne terre publique de Calabre, ou pour ma seurté, en simple habit et seul, ie me faisois nommer Anastaise, et cachay encores mon païs me feignant estre Alexandrin : là estant, ie pris familiarité à vne veuue d'icelle terre, de sorte que partie pour ce que l'aymois, partie qu'on se fasche d'estre seul, partie aussi pour avoir meubles et maison, ie la pris à femme et l'engrossis et me nasquit ceste fille. Ie fus là secrettement, tant que de beaucoup de pars nouuelles vindrent des François, qu'ils s'appareilloient promptement, et auec l'Eglise et l'Empire, d'oster aux Veniciens leur domaine. Lors pour me trouuer au recouurement de mon païs, ne

voulant pourtant, quant les choses seroient ad uerses, me clorre la voye de retourner à me cacher, ie dis à Genieure, car ma femme se nommoit ainsi, que ie retournoy en Alexandrie, pour r'auoir quelques miens heritages, dont s'estoient saisis quelques miens parens, et quand mes desseins sortiroient à tel issue que i'esperois i'auois en la pensée que ma demourance ne seroit plus en Calabre, où que ie la viendrois prendre, où que i'enuoyrois personnes fidelles qui l'emmeneroyent. Mais pour sçauoir quand elle auroit à venir auec vn autre que moy, ie diuise un anneau en deux pars pour contresigne et luy en laisse la moitié, portant l'autre auec moy, et luy encharge qu'elle n'eut point à se mouuoir qu'elle ne veist le contresigne. I'arriuay en ça : mais les choses se prolongeans plus que ie ne pensois, plus de quinze mois passerent deuant que ie vinsse au dessus de mes affaires. Apres que i'y fus venu ie ne voulus enuoyer personne, ains ie vins moymesmes en Calabre pour la r'amener, et retrouuay qu'icelle, ayant attendu outre le terme six mois, ne me voyant et n'ayant point de nouuelle de moy, comme femme qui suyuoit plus le desir que la raison, s'estoit mise à me suyure, ayant premier fait vendre la maison et tout ce que malaysément elle pouuoit trayner et ayant chargé

tout l'autre meuble sur trois ou quatre sommiers. Entendant cela, en haste et à grandes iournées ie me conduis en Alexandrie, et là ie retrouuay qu'elle y avoit esté auec la petite fille, et que s'estant moult enquise d'vn Anastaise, et n'en ayant aucune marque ny enseigne, et n'y connoissant personne, elle s'estoit mise en haste à retourner vers Calabre. I'y retourne de nouveau et manday et remanday par toute Italie, ce croy-ie, messages et lettres sans aucun nombre : et en douze ans n'en ay sceu auoir aucune nouuelle. Or estant la dedans entré auec grand'colere, auec mauuais visaige et parolles menaçantes, pour entendre cette pratique, la vieille se ietta à mes pieds : Aiez, dit-elle, Maxime, pitié d'elle, car elle n'est pas de basse lignée, comme possible vous pensez, mais elle est née de mere et de pere nobles. Comme elle recordoit sa race, i'enten que son pere fut nommé Anastaise, qui, estant venu d'Alexandrie, auoit aucun temps habité en Calabre et l'a pris femme.

ABONDE.

Maxime, soyez sage. Ie vous veux bien aduertir qu'il y peut auoir de la tromperie, que ceste cy se voulust faindre vostre fille, ayant entendu toute l'histoire par Cinthien.

MAXIME.

Et comme Cinthien l'eust-il peu sçauoir ? car ie n'en laissay iamais sortir de ma bouche la moindre parolle qu'à cest heure. Iamais chose ne fut celée auec plus grand silence, veu que i'estimois vne grande charge auoir femme et ne sçauoir où elle fust. Sans cela encor i'en ay d'autres signes manifestes. Ie luy ay reconnue au col vne couronne d'hebene, et m'a depuis monstré chaines, anneaux et semblables choses qui furent à sa mere et que ie luy auois données. Mais que voulez vous plus ? Voicy qu'elle m'a baillé le contresigne. Cela est suffisant quand il n'y auroit autre chose. Qui plus est la ressemblance qu'elle a de sa mere me le certifie.

ABONDE.

Qu'est-il de sa mere ? Vous en sçait-elle rendre conte ?

MAXIME.

Ouy bien : mais les autres en disent plus qu'elle. Que sa mere tournant de Calabre s'estoit arrestée à Florence, où Fatien qui fut le mary de ceste veuue l'auoit logée, et là estoit venue au terme de ses trauaux : et leur laissa la petite fille, laquelle depuis ils eleuerent comme leur propre enfant, car ils n'en auoyent point

d'autre : et luy ostant son nom, qui estoit Candide, en memoire d'vne de leurs ayeules, à ce qu'ils disent, la nommerent Lauinie.

ABONDE.

Ie suis tres content de tout vostre contentement.

CAMILLE.

Et moy semblablement.

MAXIME.

Ie vous en remercie.

CAMILLE.

Et nous, que ferons-nous ?

ABONDE.

Vous pourrez espouser Emilie quand il vous plaira.

CAMILLE.

Et pourquoy ne concluez-vous viste ce qu'on a affaire.

MAXIME.

Il dit bien, qu'il l'espouse sur l'heure.

ABONDE.

Qu'il l'espouse, allons.

CAMILLE.

Allons, ie vous prie.

MAXIME.

N'attendez point là que Cinthien retourne, car il est entré secrettement par l'huis de derriere en la maison. Et qui voudra entendre du Negromant, s'y courre apres, mais qu'il se despeche, car il va si fort qu'il semble que le diable l'emporte. A Dieu benins spectateurs, et auec aucun signe d'allegresse faites entendre que nostre fable vous a pleu.

FIN DE CESTE COMEDIE.





TABLE DES MATIÈRES

